AUTHOR:

ZELLER, RENEE C. T.

TITLE:

IMELDA LAMBERTINI...

PLACE:

PARIS

DATE:

[1921]

Master Negative #

93-81381-6

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

Zeller, Renée C T

Imelda Lambertini, vierge dominicaine, par Renée Zeller. Paris, L'Art catholique [1921]

vii, 91 p., 1 l., 2 p. 16½cm.

Illustrated title-page.

Restrictions on Use:

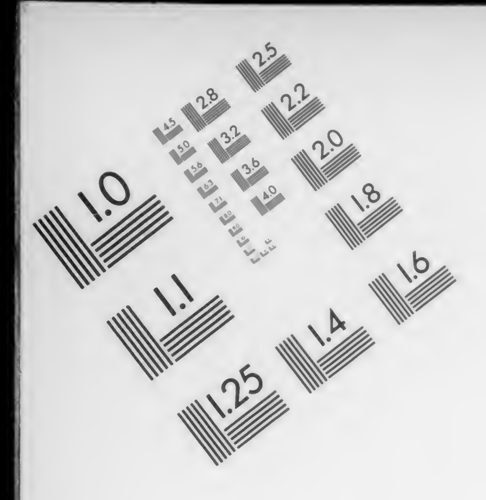
TECHNICAL MICROFORM DATA

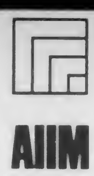
FILM SIZE: 35MM REDUCTION RATIO: 11X

IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB

DATE FILMED: 5.4.93 INITIALS M.M.

FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT



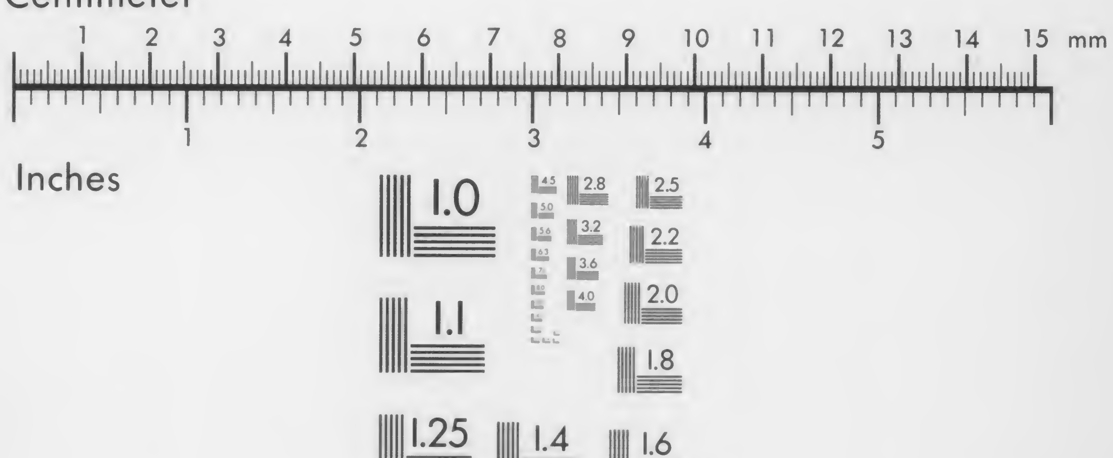


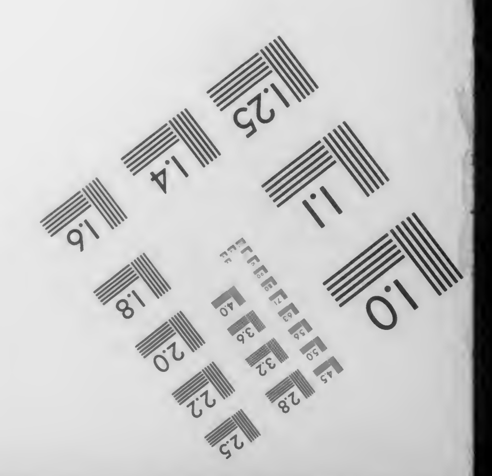
AIIM

Association for Information and Image Management

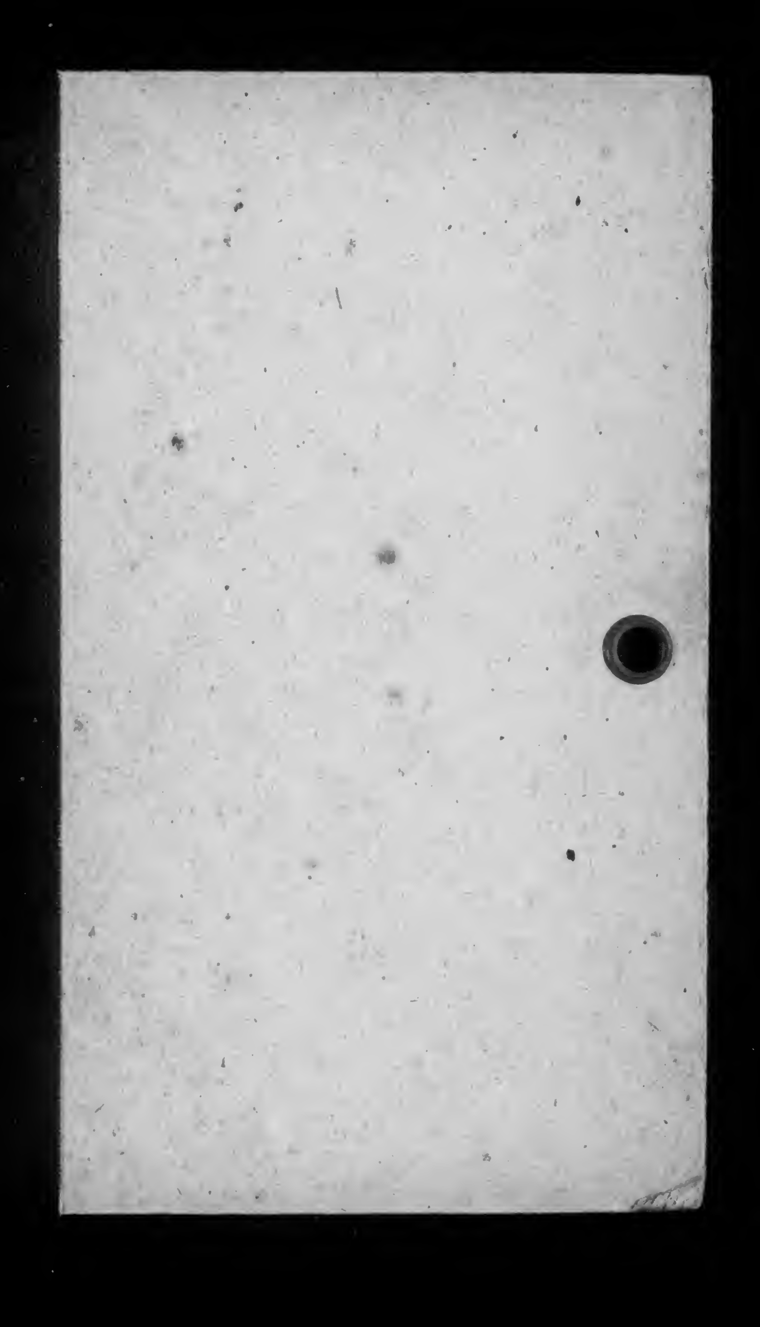
1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910

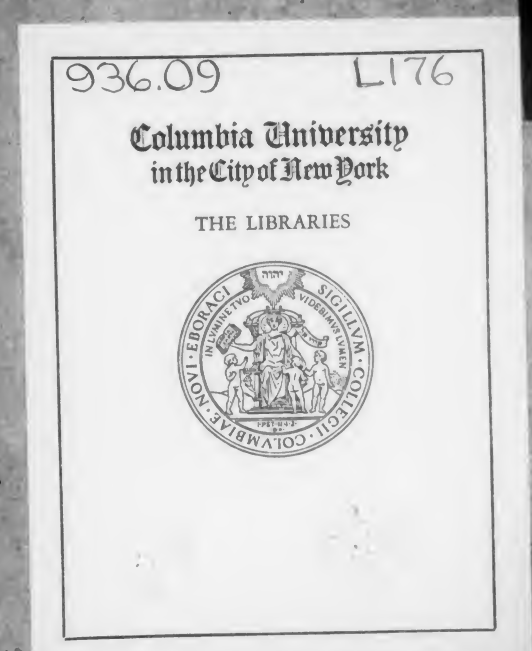
301/587-8202





MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.





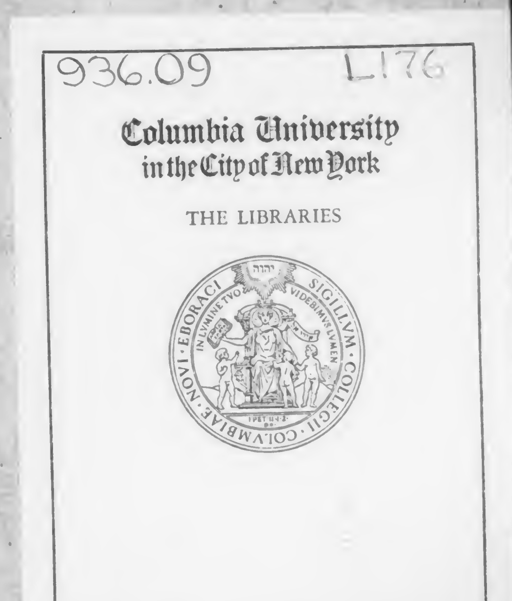
IMELDA LAMBERTINI
VIERGE DOMINICAINE

PAR RENÉE ZELLER



A L'ART CATHOLIQUE

6, PLACE SAINT-SULPICE, PARIS, VIe



IMELDA LAMBERTINI

VIERGE DOMINICAINE

PAR RENÉE ZELLER



A L'ART CATHOLIQUE

6, PLACE SAINT-SULPICE, PARIS, VI



IMELDA LAMBERTINI
VIERGE DOMINICAINE

PAR RENÉE ZELLER



A L'ART CATHOLIQUE

6, PLACE SAINT-SULPICE, PARIS, VIe

NIHIL OBSTAT
FR. RAYMOND LOUIS O. P.

IMPRIMATUR
PARISIIS 27a MAII 1921
E. THOMAS V. G.

PROLOGUE

NIHIL OBSTAT
FR. RAYMOND LOUIS O. P.

IMPRIMATUR
PARISIIS 27a MAII 1921
E. THOMAS V. G.

PROLOGUE

DE LA DIVINE ÉLECTION DES PETITS ENFANTS

« LAISSEZ VENIR A MOI LES PETITS ENFANTS..... »

JÉSUS,

Cet appel qui nous parvient à travers les siècles, comme un soupir indéfiniment prolongé de votre Cœur, n'était-ce point le dernier coup de filet d'une longue journée de pêche apostolique, où trop peu d'âmes s'étaient échappées du lac fangeux des pensées charnelles pour s'éveiller, dans votre barque, à la lumière du Royaume des cieux?

J'évoque en votre présence ce soir de Judée où vous étiez assis dans la campagne, prêchant la vérité.

En vain les petits que vous aimez s'efforcent-ils d'écarter les riches manteaux des Pharisiens, pour contempler votre visage majestueux et doux : vos disciples les repoussent avec des gestes durs. Mais voici qu'à votre voix le mur humain s'ouvre de lui-même, vos amis s'élancent enfin dans vos bras et plongent leurs candides regards dans l'a-

bîme d'amour de vos yeux. Chacun reçoit l'ineffable baiser et l'imposition des mains qui appelle l'Esprit, puis ils s'éloignent d'un pas ralenti par le recueillement. Leurs petites mains se croisent d'instinct sur leur poitrine ; on dirait qu'ils ont peur de laisser échapper le trésor mystérieux qui des lèvres de La Vie vient de s'écouler dans leur âme.

Vous ne leur avez rien dit, mon Dieu, et pourtant ils ont reçu votre Royaume ; ils l'ont reçu comme doit le recevoir tout homme qui veut y entrer : rien qu'en s'ouvrant avec simplicité sous le flot pénétrant de la grâce d'En Haut. Une paix ardente les inonde, une flamme tranquille les consume, et ils demeureront ainsi, enivrés de joie céleste, tant qu'ils marcheront attentifs et purs, sous le rayonnement de votre regard.

Vous vivez toujours, Christ ami des lis, vous vivez caché derrière le mur de nos sens et vos bras demeurent ouverts pour de mystiques embrassements.

Bienheureuses les âmes vierges attentives à vos silencieux appels.

Bienheureuses celles qui, dès leur éveil, ont ren-

contré vos yeux dans l'invisible et, comme votre petite épouse Imelda dont je veux essayer de redire l'histoire, se sont laissées fasciner pour l'éternité.

I

COMMENT LA VIERGE IMELDA S'ATTACHA AU CHRIST

TON NOM EST UN PARFUM RÉPANDU. C'EST POURQUOI LES JEUNES VIERGES T'ONT AIMÉ (CANTIQUE DES CANTIQUES I, 2.)

IMELDA ou, selon certains chroniqueurs, Marie Madeleine Lambertini, naquit à Bologne vers l'an 1322. Son père, le comte Egano, était un homme de grande foi, tout ensemble vaillant et « plein d'humanité » comme en témoignèrent ses contemporains. Il remplissait dans la cité la haute charge de capitaine général et la garde d'une des forteresses protectrices de la ville lui était confiée. La famille des Lambertini avait une antique renommée de vertu qui devait aller grandissant, non seulement à cause d'Imelda, mais encore grâce à l'héroïsme d'une sœur d'Egano, donna Massina de Ramiero Caccianemici.

C'était une jeune veuve d'une rare beauté, comblée des richesses du monde et qui jouissait ardemment du bonheur humain. Un jour, le Christ

passa devant son âme et la regarda ; alors Massina se prit à pleurer amèrement, non par crainte des flammes éternelles, mais parce qu'elle avait méconnu l'Amour. Dès cette heure, embrasée du zèle des apôtres, on la vit parcourir la ville pour aller prêcher la pénitence à toutes ses amies du siècle. Lorsqu'elle eut gagné au Crucifié quarante-neuf nobles dames de l'élite bolonaise, l'évêque lui fit don d'un ancien monastère, attenant à l'église Saint-Thomas, et elle s'y enferma avec ses compagnes. Pendant vingt ans encore, Massina donna l'exemple du plus âpre renoncement rendu suave par la dilection. Elle mourut en l'année 1344 et la voix populaire la proclama bienheureuse.

Quant à Castora Galluzzi, la mère d'Imelda, c'était par sa piété tendre et persévérante qu'elle avait mérité sa fille. Stérile, en effet, pendant les premières années de son mariage, elle s'enfermait souvent dans son oratoire pour s'en plaindre à la Mère de Dieu et la couronner en pleurant de tous les Ave de son Rosaire. On peut supposer aussi que les saints religieux de sa famille: l'augustin, Napoleone Galluzzi, l'évêque dominicain Egidio

Galluzzi, Gizèle Galluzzi, enfin, la fondatrice du couvent franciscain des saints Louis et Alexis, avaient joint leurs supplications aux siennes.

Et voici pourquoi lorsque Imelda vint au monde, toutes les grâces de la prédestination l'attendaient dans son berceau.

Elle était ravissante et d'une sérénité qui jetait tous les siens dans l'étonnement. Souvent sa tante Massina, qui n'avait pas encore rencontré la Vérité, tâchait de la faire sourire au miroitement de ses joyaux ; mais l'enfant la fixait un instant de ses grands yeux graves, puis se détournait; elle préférait déjà les grains de bois qui pendaient sur le froc blanc de son oncle, fra Egidio le Prêcheur. Si parfois les premières souffrances enfantines crispaient son visage et faisaient jaillir ses larmes, il fallait, au lieu de complaintes profanes, la bercer au nom de Jésus. Alors cessaient les cris d'Imelda, et doucement elle s'endormait dans l'ombre de ses grands rideaux de brocart.

Ces présages heureux, que le comte et la comtesse Lambertini recueillaient avec amour, auraient pu devenir vains, cependant, si leur fille en grandissant avait laissé s'évaporer le parfum du ciel,

par nonchalance ou dissipation; mais dès l'âge où l'enfant commence à regarder les crucifix et à s'émouvoir de l'amour d'un Dieu, Imelda recherchait la solitude et se privait des vains plaisirs, de peur de voir s'évanouir ce suave goût de Dieu qui commençait à inonder son cœur.

Pendant les longs étés d'Italie, lorsque le premier rayon du matin venait jouer sur son lit, l'enfant s'éveillait et disait : « Jésus »; puis elle se levait, s'habillait en hâte et se sauvait au fond du jardin, laissant tous ceux de la maison reposer encore. C'était devant un autel rustique où souriait l'image de la Vierge qu'avaient lieu les mystérieux rendez-vous de l'Esprit Saint. Imelda s'agenouillait sur la terre nue et récitait d'abord le rosaire, comme elle l'avait appris de sa mère ; mais à mesure que les mystères de la vie du Sauveur passaient devant son âme, elle le sentait, Lui, de plus en plus proche et vivant, jusqu'à ce qu'enfin, toute brûlante de sa présence, elle laissât tomber les grains bénits pour l'étreindre simplement dans son cœur en murmurant les mots sans suite de l'amour.

Si parfois ses parents, inquiets d'avoir trouvé

sa chambre vide, venaient la surprendre dans son ermitage, Imelda ne s'en troublait pas ; elle suivait docilement les siens jusqu'à la maison, résolue à emporter son Bien Aimé dans toutes les démarches de sa journée. Elle le guettait sur l'autel quand donna Castora l'emmenait à la messe ; dans les chapelles monastiques, ses yeux dilatés par le désir ne quittaient pas la grille du chœur qui allait s'ouvrir au moment de l'élévation pour lui faire apercevoir de loin le vrai Corps du Fils de Marie.

C'était encore sous le regard de l'Ami qu'elle apprenait à lire dans des missels ou des antiphonaires enluminés ; elle lui souriait tendrement quand elle voyait son image peinte en couleurs fraîches sur fonds d'or, au milieu d'une cour de vierges candides, de saints en extase et d'anges balançant inlassablement des encensoirs fumant de prières. Mais au coin des feuillets ou parmi les fioritures des majuscules gothiques, apparaissaient soudain des licornes énigmatiques ou d'enlaçantes chimères, troublantes images de la tentation toujours à l'affût des âmes ; alors il lui prenait de véhéments désirs de fuir ce siècle semé d'embûches,

pour aller s'enfermer dans quelque jardin de Dieu, comme ces innocentes brebis que son livre lui montrait encore en train de brouter des vertus en fleur dans un enclos mystique.

Maintes fois, le docte fra Napoleone put trouver sa nièce, assise sur son petit banc, un psautier ouvert sur ses genoux et, le front dans la main, méditant déjà sur les lettres saintes. Heureuse de s'entendre expliquer le texte sacré par un familier de Dieu, l'enfant surprise devait tendre au moine le livre inspiré et se faire toute attention pour bien saisir ses paroles. Quand elle s'exerçait aux arts féminins, rien ne lui plaisait davantage que de manier la laine rude des vêtements de Jésus, pauvre dans ses pauvres, encore qu'elle enviât parfois sa mère plus habile, qui brodait pour l'autel des croix d'or et des agneaux d'argent. Après de longues heures laborieuses, Imelda se délassait en allant visiter par la ville les églises et les monastères où tout parlait encore de l'Amant céleste. Elle allait réjouir dans son cloître la tante Massina dont le beau visage était maintenant, comme celui de la Sulamite, bruni par l'austérité, parce que le grand Soleil d'amour l'avait regardée ; mais l'allégresse intime qui rayonnait sur les traits ravagés de la sainte pénitente chantait bien doucement au cœur de l'enfant l'ineffable cantique de la croix. L'abbesse Gisèle lui apparaissait à son tour si sereine et si majestueuse, malgré sa bure grossière et ses pieds nus, qu'elle eût volontiers donné toutes les richesses du palais Lambertini pour la froide cellule où la fille de Saint-François habitait seule avec le Christ.

Enfin l'heure douce entre toutes était celle du crépuscule, quand donna Castora la conduisait à Complies dans l'église des Prêcheurs.

Après la bénédiction, un bruit léger dans le chœur fait tressaillir Imelda ; les moines, invisibles jusqu'alors, viennent de quitter leurs stalles. Puis, soudain, le « Salve Regina » monte au ciel, lancé par des voix ardentes et contenues, tandis que, deux par deux, les fils de Dominique débouchent dans l'église des fidèles. Initiée par l'oncle Egidio, l'enfant s'essaye à chanter aussi l'antienne à la Vierge pure ; « Eia ergo, advocata nostra ». Oui, toi notre avocate, tourne vers nous tes yeux de miséricorde, implorent humblement ces hommes au verbe puissant, orgueil des chaires illustres,

et tous ils se prosternent devant leur Souveraine. Ils sentent sa présence, elle est là, entre les deux acolytes blancs, elle les regarde, les bénit pour que leurs veilles soient ferventes et pieux leur sommeil ; elle ouvre sur eux sa chape de saphir, refuge frais et doux contre les « fantômes de la nuit » qui vient..... « O Clemens, o pia, o dulcis virgo Maria ». Comme mus par un même élan d'enthousiasme les Frères Prêcheurs se relèvent, et remontent d'un pas religieux vers le fond de l'église où dort leur père Dominique, le front toujours irradié du reflet de l'étoile.

Quand Imelda se retrouvait dehors, il faisait nuit. Insensible aux bruits de Bologne où se répandait la foule joyeuse des étudiants, elle prenait la main de sa mère et regardait le ciel constellé. Là haut, le sillage brillant de la voie lactée, ne serait-ce point la traîne du manteau de Marie, de Marie qui remonte vers son Fils entre Dominique et Reginald portant des astres pour flambeaux? Oh, pourquoi laissent-ils Imelda dans la vallée noire où languissent les lis semés pour le paradis?

Et le cœur gonflé de désirs elle répétait la plainte de David épelée cent fois :

« Comme le cerf altéré soupire après les sources vives, je soupire après toi, ô Dieu [1]. »

Ainsi, doucement rythmées par l'amour et les élans sacrés s'écoulaient les journées de la fille des Lambertini. La grâce et la paix s'attachaient à chacun de ses pas ; ses parents et les familiers du palais se sentaient devenir meilleurs et plus heureux, rien qu'en la regardant. Mais soudain l'ombre de la croix vint se projeter sur ce bonheur si pur et si saint cependant. On vit le sage Egano tenter en vain de dissimuler un visage inquiet et troublé, et Castora demeurer de longues heures à l'église pour y pleurer silencieusement. Un soir, après la bénédiction accoutumée, Imelda à genoux aux pieds de son père et de sa mère, les avait suppliés de la conduire au plus tôt dans un cloître de vierges, pour y être offerte à Jésus. Et voilà pourquoi toute la joie de la maison s'était changée en tristesse.

Que prétendait-elle donc cette petite fille de neuf ans? N'avait-elle pas toute liberté pour suivre ses attraits surnaturels sous le toit paternel?

1. Ps. 41.

Manquait-elle d'exemples édifiants, d'exhortations pieuses ou de recueillement?

Il ne lui manquait rien, sinon la douleur, sinon la parfaite ressemblance avec Celui qu'elle aimait. Déjà l'Époux l'avait secrètement conviée à s'enfermer avec lui dans le cellier mystique, où l'on foule généreusement le sang de son cœur pour s'enivrer d'amour. Et cette voix, imperceptible aux oreilles charnelles, avait parlé plus haut cependant que toutes celles qui retenaient sa nature tendre et sensible dans les bras d'une mère.

Le comte et la comtesse Lambertini ne purent longtemps lutter avec Dieu car ils avaient le cœur droit. De tous les couvents de Bologne, celui des moniales dominicaines du Val di Pietra, situé sur une hauteur voisine de la ville, leur parut le plus digne de la virginale offrande qu'ils voulaient faire au Seigneur. Ils y conduisirent eux-mêmes leur unique enfant et, lorsqu'au moment poignant de l'adieu, Imelda se retourna pour recevoir leur dernier baiser, elle avait la pâleur des lis. Mais dans ses yeux brillant d'ardeur céleste où luttaient des larmes, on pouvait lire l'impatience sacrée chantée par le Dante :

« Vite, vite, ne perdons pas le temps par peu d'amour [1]. »

II

DU JARDIN CLOS DU VAL DI PIETRA

J'AI DÉSIRÉ SON OMBRAGE ET JE M'Y SUIS ASSISE ET SON FRUIT A ÉTÉ DOUX A MA BOUCHE (C. DES C. II, 3.)

Sous le grand crucifix de la salle capitulaire la Prieure s'est assise après avoir invoqué l'Esprit de lumière. Toutes les vierges de son monastère se tiennent debout devant leurs stalles, et regardent vers la porte qui vient de s'ouvrir, poussée par une main d'enfant. Encore parée de ses atours du monde, Imelda s'avance au milieu des épouses du Christ et se prosterne à leurs pieds.

« Que demandez-vous ? » dit la prieure.

« La miséricorde de Dieu et la vôtre » répond l'enfant. Et elle demeure étendue le front sur la

1. *Purgatoire*, chant XVIII.

dalle et les bras en croix. Son corps d'innocence, qui pèse encore si peu sur la terre, ne s'incline point sous le poids de son indignité en face du Dieu saint ; on dirait plutôt la colombe du divin cantique gisant, blessée d'amour, par un trait de l'Époux.

De nouveau la voix de la prieure monte dans le silence, grave avec des intonations émues qui trahissent un cœur maternel. Ce sont toutes les rigueurs de la règle Dominicaine qu'elle expose à la petite athlète des combats de Dieu : l'inflexible pauvreté prête à la dépouiller de ses moindres préférences naturelles, la pureté jalouse qui tressera comme une haie d'épines autour de son cœur, la stricte obéissance, cilice tissu d'incessants renoncements, dont les pointes multipliées déchireront jusqu'à la mort chacun des désirs de sa volonté propre ; enfin le grand silence du cloître qui transporte dans un désert les âmes expansives, l'assujettissement du travail des mains, les jeûnes, les veilles, les châtiments corporels, les humiliations renouvelées...

Imelda savoure par avance ces fruits du Calvaire que lui tend la main de son Bien Aimé et,

lorsqu'elle se relève pour prononcer un acquiescement plein de ferveur, ses traits sont tout illuminés de joie. Légère, elle vient ensuite poser sa tête enfantine sur les genoux de la Prieure et livre ses boucles flottantes aux froids ciseaux monastiques. Alors le voile des fiancées du Christ descend sur son front ; elle reçoit, et c'est, lui semble-t-il, des mains de la Vierge elle-même, le scapulaire de pureté, la ceinture de force, la chape d'humilité. Désormais elle n'est plus qu'une vivante hostie, offerte à l'éternelle Vérité, pour alimenter le feu des torches lumineuses que ses grands frères les Prêcheurs s'en vont brandissant sans cesse dans la ténébreuse « forêt des âmes ».

Quand la cloche du monastère de Val di Pietra sonna pour l'office du soir, sœur Imelda vint se ranger la dernière à la suite des moniales. Comme elle était d'une taille très au-dessus de celle des enfants de son âge et que, d'ailleurs, les cloîtres de ce temps-là s'ouvraient facilement aux vocations précoces, elle se distinguait peu des autres novices, sinon par une extraordinaire expression de candeur et de gravité.

Avant de commencer à chanter Complies, les

sœurs se rendirent au réfectoire pour y boire debout, entre deux prières, ce qui constituait leur collation des jours de jeûne. S'il est vrai comme le disent les anciens annalistes, qu'Imelda voulut embrasser, dès le premier jour, toutes les austérités de la règle, elle dut se contenter de cette réfection plus que frugale. Peu lui importait d'ailleurs car, dans le grand réfectoire clair où le crucifix, comme tout autre souvenir du Christ souffrant, était absent à dessein, la petite novice avait aperçu la Cène du Seigneur, naïvement peinte sur le mur. Alors, inattentive aux besoins de son propre corps, elle s'était d'abord inclinée pour recevoir la bénédiction du Convive divin, puis, prenant sa coupe à deux mains, comme elle le voyait faire à ses compagnes, l'enfant se mit à boire lentement sous le regard de Celui qui semblait lui tendre la coupe d'actions de grâces avec un ineffable sourire. Et son cœur, se reportant au soir inoubliable du Jeudi-Saint, se sentait dévoré par la faim de l'Eucharistie.

« Notre secours est dans le nom du Seigneur », dit à voix haute l'une des sœurs, et toutes répondirent : « Qui a fait le ciel et la terre. » Puis elles gagnèrent l'église en silence.

En se voyant ainsi tout près du tabernacle, dans le cercle intime et fermé des amantes du Christ, Imelda put se croire transportée sous un portique du ciel, au milieu d'un chœur angélique. Encore inhabile à la psalmodie, elle s'essayait du moins à suivre chacun des mouvements de ses sœurs, se prosternant, s'agenouillant, se relevant avec elles, pour joindre ses gestes d'adoration à la louange plus complète de ses aînées.

« Celui qui habite dans l'asile du Très Haut, chantaient comme prière du soir ces vierges heureuses échappées aux tempêtes du monde, Celui qui demeure sous la protection du Dieu du ciel,

« Il dira au Seigneur : vous êtes mon protecteur et mon refuge.

« C'est mon Dieu en qui je mettrai ma confiance.

« C'est Lui qui m'a délivré du filet de l'oiseleur et de la langue méchante.

« Il te couvrira de son ombre et tu t'abriteras sous ses ailes.

« Sa Vérité te protégera comme un bouclier ; tu ne craindras ni les frayeurs de la nuit,

« Ni la flèche qui vole durant le jour, ni les attaques du démon du midi...

« ... Car il a commandé à ses anges de te garder dans toutes tes voies.

« Ils te porteront sur leurs mains de peur que tu ne heurtes le pied contre la pierre... » [1]

Lorsque se furent tues les voix de prières, les moniales demeurèrent encore agenouillées dans la chapelle. C'était l'heure des méditations silencieuses et des colloques intimes entre l'âme et Dieu. Imelda n'eut pas besoin d'ouvrir le livre des Écritures afin d'y chercher quelque texte utile à ses réflexions. Les instants lui semblaient trop courts pour épancher sa gratitude dans le sein de Celui qui l'avait introduite dans sa maison, dès les premiers ans de sa vie mortelle. Elle était si délicieusement émue de se sentir aimée d'un amour spécial, qu'il lui eût été doux de passer près de Jésus la première nuit de ses fiançailles mystiques. Mais le signal de l'obéissance la fit descendre aussitôt de son Thabor et s'acheminer vers le dormitorium à la suite de ses compagnes.

En traversant le cloître où soufflait déjà le vent frais de la nuit, Imelda saisit instinctivement le

1. Ps. 90.

rosaire qui pendait à sa ceinture car tout, autour d'elle, l'invitait à prier encore. Seule une petite lampe, allumée devant l'image de Jésus saignant sur la croix, faisait danser sa flamme incertaine sous la voûte de pierre. Mais on devinait, dans chaque renfoncement de la muraille, qu'un saint, sculpté par une main pieuse, regardait passer les sœurs avec bienveillance. Au milieu de la cour, la statue de la Vierge se détachait sur le ciel plein d'étoiles, et Marie semblait vouloir encourager ses filles en leur tendant l'enfant divin. Au dessous chantait une fontaine, dont l'incessant jaillissement faisait songer aux grâces intarissables qui se répandent partout où la Mère du Sauveur pose son pied béni.

En haut du grand escalier qui monte aux cellules, le doux Père Dominique apparaît à son tour, un lis à la main, et la pieuse lumière qui brûle près du saint, guide encore les moniales jusqu'au lieu de leur repos.

Un dernier tintement de cloche, et maintenant le monastère, enveloppé de silence, semble endormi sous la garde des anges.

Cependant sœur Imelda veille sur la pauvre

couche où elle s'est étendue comme ses compagnes. Est-ce la dureté de son lit qui la tient ainsi, les yeux grands ouverts dans l'obscurité ? Ou la gêne pénible des vêtements religieux que la règle l'oblige à garder, même dans son sommeil ? Non, sa jeunesse et les fatigues du jour auraient eu bien vite raison de ces mortifications, légères à son cœur fervent. Mais voici : l'esprit jaloux a choisi cette heure de solitude et de nuit pour venir tenter l'enfant au cœur sensible, qui jamais encore ne s'est endormie sans un baiser maternel. Il lui fait dépasser par la pensée la haute enceinte du couvent où elle s'est volontairement emprisonnée, puis descendre à travers la campagne déserte jusqu'à la Bologne heureuse, sans cesse animée de si joyeux sons de cloches ! L'imagination d'Imelda franchit le seuil de la maison paternelle. Elle voit les servantes achever d'un air triste et las leur besogne du jour. Le comte Egano est assis seul dans la grande salle, un livre est ouvert près de lui, mais il oublie d'en tourner les feuillets, son esprit semble ailleurs, son visage trahit la souffrance. Enfin, près du petit lit abandonné pour toujours par sa fille, donna Castora se tient à

genoux et pleure amèrement. En cet instant la novice voit s'évanouir toute l'allégresse de son sacrifice ; les suaves impressions de la chapelle, du cloître et du réfectoire monastique se sont effacées. Jésus lui-même paraît avoir fui de son âme ; de tous côtés c'est le délaissement dans la nuit. Imelda laisse tomber quelques larmes brûlantes sur sa couverture grossière. Va-t-elle, vaincue par la douleur des siens, se reprendre à Dieu ? Sa volonté la retient encore au bord de l'abîme des regrets, elle lutte vaillamment et, dans un grand élan de son âme généreuse, rassemble toutes ses angoisses pour les jeter comme un bouquet de myrrhe odorante dans le côté ouvert du Fils de Marie.

« Lève-toi bise » [1], chantait mystérieusement en son cœur la voix inspirée de la Sulamite, lève-toi bise âpre de l'épreuve, « et viens vent du midi », vent de l'amour, « souffle par le jardin » de mon âme « afin que les aromates s'en exhalent » et réjouissent l'Époux.

Soudain les ombres accumulées dans l'esprit d'Imelda par l'ange des ténèbres se dissipèrent aux rayons d'une nouvelle effusion de grâces,

1. C. des C., IV, 16.

Jésus revint visiter son élue. Il lui montra ses parents fortifiés par Lui-même et riches de mérites pour l'éternité, puis il l'endormit doucement sur son cœur divin.

Et du paradis les bienheureuses dominicaines : Diane, Cécile et Aimée se penchèrent sur leur sœur d'ici-bas, pour adorer l'Amour éternel, qui reposait sur son sein comme une colombe mystique aux ineffables gémissements.

III

COMMENT LA VIERGE IMELDA APPRIT A CHANTER AVEC LES ANGES ET A S'IMMOLER AVEC LE CHRIST

AVANT QUE SOUFFLE LE VENT DU JOUR ET QUE LES OMBRES S'ENFUIENT, JE M'EN IRAI A LA MONTAGNE DE MYRRHE ET A LA COLLINE D'ENCENS (C. DES C. IV, 6.)

« Ave Maria gratia plena... » Un murmure doux de prière emplit le dormitorium que vient

d'éveiller la cloche de Matines. Avant de descendre au chœur pour faire écho aux éternels cantiques du ciel, les Sœurs préludent en louant Marie, l'Étoile du matin.

Imelda n'est pas admise à l'office nocturne et repose encore, mais par-dessus la cloison basse de sa cellule la psalmodie des heures de la Vierge vient troubler délicieusement son sommeil. Elle entend d'abord confusément l'invitatoire, répété entre les versets du premier psaume comme un refrain de ferveur.

« Venez, adorons le Roi fils d'une Vierge, venez, adorons...

Puis, plus nettement, l'hymne qui commence par l'émerveillement et finit dans des accents de tendresse suppliante : « Celui que la terre, et la mer, et les cieux servent, adorent et louent ; Celui qui gouverne le monde, le sein de Marie le tient enfermé ! [1] »

« Marie, Mère de Grâce, Mère de miséricorde, protège-nous contre l'ennemi et reçois-nous à notre heure dernière... »

1. Hymne de l'office de la Vierge selon le rit dominicain.

L'enfant a joint les mains sur son cœur et s'efforce de suivre ce petit office, aux multiples exclamations de ravissement, et que si souvent donna Castora aimait à réciter. Mais, à la fin, sa fatigue l'emporte ; lorsque retentit la troisième bénédiction : « Qu'avec son doux Fils la Vierge Marie nous bénisse », Imelda incline la tête et se rendort.

« Ave Maria gratia plena... » Les dominicaines redisent encore la salutation de Gabriel et descendent à la chapelle en récitant à voix basse le De Profundis, pour les sœurs qui dorment sous les dalles du cloître plein de nuit.

Caché derrière la porte du tabernacle comme l'amant du Cantique derrière les treillis, le Seigneur attendait ses épouses. Depuis plusieurs heures déjà, des heures trop longues à l'amour, elles n'étaient pas venues « lui faire voir leur regard et entendre leur voix ». Il les considéra, d'abord prosternées à ses pieds, puis debout pour appeler le secours d'En Haut en se marquant le front, les lèvres et le cœur du signe de la croix : et la psalmodie commença. Quelques sœurs anciennes, versées dans l'Écriture Sainte, s'efforçaient, en redisant les psaumes, de pénétrer l'inspiration du prophète. D'autres, plus uniquement aimantes, demeuraient enfermées dans le Christ et laissaient simplement passer par leurs lèvres la louange du Cœur de l'Homme-Dieu à son Père céleste. Il y avait aussi des âmes brûlantes de zèle, que le souci des pécheurs et des défunts souffrant au purgatoire, faisait intérieurement gémir et supplier comme si elles devaient partager avec le Sauveur le fardeau de toutes les expiations ; celles-là trouvaient dans les accents, tour à tour enthousiastes et contrits, du Roi pénitent, un merveilleux aliment au feu intérieur qui les dévorait. Enfin des novices, encore rayonnantes de la grâce des fiançailles divines, chantaient comme des oiseaux enivrés d'aurore ; insouciantes des difficultés de texte rencontrées par leur ignorance, il leur suffisait de savoir que c'était une louange à leur Bien-Aimé.

Toutes pensaient qu'à ce même moment de la nuit Jésus, tremblant sous la sueur sanglante de son agonie, avait en vain demandé qu'un cœur ami consentît à veiller une heure avec Lui ; et c'était assez pour leur faire secouer l'assoupissement du sommeil. Il est vrai qu'à tout instant les rubriques de l'Ordre tenaient en éveil l'attention de chacune.

Partagées en deux chœurs, comme le veut la règle, les compagnes d'Imelda étaient alternativement assises pour contempler le Seigneur avec Marie et debout avec Marthe pour s'offrir à son service. Au « Gloria Patri » elles s'inclinaient profondément devant la Trinité qui remplissait leur petite chapelle de son invisible lumière. Les antiennes étaient reprises en chœur à la fin des psaumes comme un cri d'enthousiasme, ou comme une protestation de ferveur. Puis, après avoir encore penché leurs fronts sous la bénédiction du Père céleste, les moniales se rasseyaient en silence. Alors l'Esprit-Saint les instruisait par des leçons, le plus souvent tirées de l'Écriture sainte et des écrits des Pères ; une sœur lisait à voix haute, tandis que les autres suivaient sur leur lectionnaire. Une rapide conversation, faite de versets et de répons s'engageait ensuite entre l'Éternelle Vérité et ses épouses, jalouses de recueillir en sa présence les perles de doctrine ou de dilection. Les leçons et la psalmodie alternaient ainsi jusqu'à ce que, d'ascensions en ascensions, les vierges du Val di Pietra, aient achevé leur troisième nocturne au milieu des chœurs d'anges, d'apôtres de prophètes et de martyrs en chantant :

« Te Deum laudamus, te Dominum confitemur... »

C'est un besoin pour les âmes ardentes et tout spécialement pour celles qu'animent l'esprit de saint Dominique, de se retourner contre elles-mêmes, avec un mépris sacré, lorsqu'elles viennent de toucher le ciel. Et voilà pourquoi la règle monastique, qui prescrit un exercice de pénitence après le radieux Salve de Complies, place encore les humiliations du chapitre au sortir de Matines.

Les sœurs se rendirent donc dans la grande salle attenant à la chapelle et, tour à tour, confessèrent publiquement leurs moindres infractions aux constitutions dominicaines. Comme elles savaient que ces manquements ne leur étaient point imputés à péché, mais les soumettaient seulement aux sanctions de l'Ordre, elles embrassaient d'un cœur allègre les pénitences imposées, et la tristesse d'avoir failli se dissipait bientôt dans la douceur de souffrir pour Dieu.

Dehors, les coqs commençaient à chanter. C'était l'heure où le Christ, renié par saint Pierre, lui jetait un regard chargé d'amour et de douleur.

Lorsque la cloche de Prime vint inviter les moniales à consacrer de nouveaux chants au Créa-

teur de la lumière, beaucoup d'entre elles veillaient encore. Quelques-unes s'étaient attardées dans la chapelle ou sous le crucifix de la salle du chapitre ; d'autres avaient préféré la solitude plus profonde encore de leur cellule pour laisser tomber sur les plaies de l'Agneau leurs larmes d'amour.

Imelda ne s'était levée qu'à l'aurore, avec les sœurs débiles et les novices d'un âge trop tendre encore pour supporter les veilles. Dans son âme baignée de douceur, rien ne subsistait des luttes de la dernière soirée ; tout, au contraire, lui semblait ravissant autour d'elle : l'activité silencieuse des sœurs, pressées d'achever dès le matin le ménage monastique ; la blancheur des murailles où les rayons du soleil, qui souvent allaient auréoler dans sa niche quelque saint de pierre, pouvaient se jouer à l'aise sans trahir la présence d'une seule trace de poussière ; l'absence de bruits mondains et, par-dessus tout, l'attente délicieuse des tintements de la cloche, appels répétés de l'Ami qui veille auprès, sous le même toit.

La journée commença, comme au palais Lambertini, par un temps de conversation secrète avec Dieu. L'enfant n'avait plus besoin maintenant de

rechercher la solitude d'un jardin puisqu'elle habitait désormais dans un clos de recueillement. La voix de son Bien-Aimé lui parvenait plus distinctement dans le cloître, avec un accent nouveau, fort et pressant. Déjà ce n'était plus par de mystérieux parfums qu'Il attirait la vierge ; « sa main gauche passait sur son cou [1] » pour l'assujettir au joug doux et léger de la perfection « et sa droite l'embrassait » dans la ferveur, mais Imelda les voyait toutes deux percées de clous cruels ; le front divin qui se penchait tout contre le sien apparaissait « blanc et vermeil », blanc des pâleurs d'agonie et sanglant d'épines. Alors elle conjura son époux de la revêtir de force pour commencer à l'instant même, une vie de sacrifices.

C'était, en vérité, une suite d'efforts presque ininterrompus que la règle dominicaine allait exiger de la jeune novice. Efforts d'attention pendant les offices, dont il fallait accomplir exactement tous les rites, sans en pénétrer encore le sens profond ; efforts d'énergie pour étudier le bréviaire et s'astreindre à des travaux manuels, auxquels

1. C. des C., IV, 16.

elle n'avait pas été accoutumée ; efforts d'humilité lorsqu'un manquement échappé à son inexpérience, la jetait aux pieds de ses sœurs ou de la mère maîtresse ; efforts d'obéissance à chaque signal régulier, de sobriété pendant les repas, de silence presque tout le jour, d'incessante maîtrise de soi afin de garder en toute occasion l'attitude à la fois virile et modeste des vierges dominicaines. L'enfant livra sans hésiter sa délicate nature à ces blessures répétées qui donnent à la vie religieuse le mérite d'un long martyre. Et le second soir de son oblation, on la vit remonter dans sa cellule, un peu pâlie par les fatigues de sa vie nouvelle, mais déjà resplendissante de la sérénité des âmes confirmées dans la paix.

Les jours qui suivirent ne différèrent du premier que par les progrès d'Imelda dans l'art de louer Dieu, en s'accompagnant des harmonies intérieures du renoncement. Elle paraissait porter si légèrement le poids de l'austérité monastique qu'il lui fut bientôt permis, du moins à certains jours, d'aller avec ses compagnes au devant de l'Epoux « avant que les ombres s'enfuient ». Imelda se levait alors au premier appel de Matines et, jusqu'à l'aube, son cœur aimant et déjà mortifié se consumait sur les collines spirituelles de prière et de sacrifice, en exhalant devant Dieu son double parfum de myrrhe et d'encens.

IV

DES CÉLESTES AMIS DU VAL DI PIETRA

LES GARDIENS DE LA CITÉ M'ONT RENCONTRÉE ; N'AVEZ-VOUS POINT VU CELUI QU'AIME MON AME ? A PEINE LES AVAIS-JE DÉPASSÉS QUE JE TROUVAI CELUI QU'AIME MON AME (C. DES C. III, 3, 4.)

C'était un jour d'hiver, un jour sans soleil tout rayé d'une pluie froide et monotone. Sœur Imelda était assise sur un escabeau de bois, seule dans sa cellule et filait ; mais tandis que ses doigts tordaient laborieusement la laine, son esprit s'efforçait de regarder le ciel. Le matin même, la lectrice avait annoncé à Prime le XIIe jour des calendes de janvier où l'on célèbre le martyre de sainte

Agnès « qui vainquit à la fois, et son âge, et le tyran ». En entendant proclamer la gloire d'une bienheureuse de treize ans, morte dans les tourments parce qu'elle n'aimait que le Christ, la petite novice s'était senti le cœur ému. Et sa première heure de travail solitaire elle la sanctifiait en rejoignant Agnès par le désir, au milieu du chœur des vierges qui suivent l'Agneau.

C'est qu'en effet, l'enfant avait besoin, déjà, d'être fortifiée par la pensée de l'Éternité. Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis son entrée au Val di Pietra ; le monde, à peine entrevu, n'existait plus pour elle, la ferveur des premiers jours ne s'était pas ralentie, mais les grâces d'enthousiasme peu à peu se retiraient. Le monastère d'abord apparu comme un jardin tout illuminé de la divine présence et bruissant de voix angéliques n'était plus, à certaines heures, qu'un champ de combat, plein de silence, hérissé de croix.

Pendant les austères semaines de l'Avent, Imelda s'était réjouie dans l'attente du mystère de Noël ; son cœur, creusé par l'humilité et « garni d'amour » pour devenir le berceau de l'Enfant Dieu, avait tressailli en redisant les « Veni » de

la liturgie, mais depuis l'anniversaire de la nuit miraculeuse la belle étoile d'allégresse sacrée ne luisait plus sur sa route. Seule, à cause de son âge trop tendre, elle avait été privée de la chair et de l'âme vivantes du Christ; et tandis que chacune de ses compagnes communiait à l'hostie divine, l'enfant pleurait près de la crèche où ne reposait qu'un Jésus de cire. Ni la mère maîtresse, ni la prieure n'avaient essayé de consoler une âme à la fois si naïve et si savante dans l'art d'aimer. Voilà pourquoi la petite novice s'efforçait maintenant de rechercher dans l'invisible de réconfortantes amitiés.

None sonna. Sans achever de tirer le fil qu'elle venait de saisir sur sa quenouille, Imelda se leva, mit tout en ordre autour d'elle et descendit à la chapelle. Laissant à cet instant les visions consolantes, sa pensée se reporta sur le Sauveur souffrant. Après l'avoir entrevu dès l'aube, succombant sans rien dire sous les huées des valets d'Hérode et de Pilate, elle avait frémi de compassion en écoutant, à Tierce, le sifflement des fouets qui déchiraient sa chair immaculée; enfin Sexte l'avait jetée aux pieds de son Roi couronnée d'épines et

voici qu'au milieu du jour, serrée contre la croix où Jésus pendait par ses plaies, elle empruntait la voix de l'Église pour lui protester de sa tendre fidélité : « Moi, je ne suis qu'une enfant, disait-elle, je suis comptée pour rien, mais je n'oublie pas vos préceptes. *Adolescentulus sum ego, et contemptus : et justificationes tuas non sum oblitus.*

« J'ai devancé les années et j'ai crié vers vous parce que toute mon espérance, je l'ai mise dans vos paroles. *Praeveni in maturitate, et clamavi : quia in verba tua supersperavi...*

« Vous êtes près de moi, Seigneur, et toutes vos voies sont Vérité. *Prope es tu Domine et omnes viæ tuæ veritas*[1] ».

Ce psaume « Beati immaculati in via » qui, partagé entre les petites heures de l'office, fait des matines monastiques une longue méditation, à peine interrompue par quelques intervalles de silencieux labeur, Imelda savait déjà le comprendre à sa manière. « Seigneur, traduisait-elle dans son esprit, ce n'est donc pas en vain que vous avez tant souffert ; voyez comme vos amis sont heureux de se

1. Ps. 118.

soumettre au joug de votre loi, et voyez aussi avec quelle confiance nous comptons sur votre grâce pour ne l'abandonner jamais ».

Tandis qu'elle se rendait au réfectoire pour le repas principal, immédiatement après None, l'enfant se mit à penser de nouveau à la jeune martyre dont elle aurait désiré mieux connaître l'histoire. Un espoir lui vint : peut-être allait-on lire à haute voix l'éloge de la sainte par un Père de l'Église. Soudain joyeuse, mais sans se départir de son calme religieux, elle entra dans l'atrium, récita le « De Profondis » avec ses compagnes, se lava les mains en priant Jésus de la purifier de plus en plus dans son sang, puis, après avoir salué d'une inclination profonde l'image du Christ au Cénacle, gagna gravement sa place, la dernière.

Quand l'hebdomadaire termina la bénédiction de la table en disant : « Que le Roi d'éternelle gloire vous fasse participant du banquet céleste », Imelda répondit un « Amen » plein de désir et s'assit enfin. Un instant immobile et les yeux baissés elle écouta. Une déception l'attendait : n'était-on pas au jour de Notre-Dame ? et comment l'enfant avait-elle oublié qu'on lisait tous les samedis la

règle de saint Augustin! Elle n'en reçut pas moins avec dévotion les conseils de perfection, greffés sur le grand précepte de l'amour, que lui envoyait à travers les siècles le premier père de sa famille religieuse. Et souriant au Christ dans l'intime de son âme, elle lui offrit sa déconvenue enfantine.

Les heures du grand silence finissaient avec les prières des grâces. Les moniales ayant achevé le Miserere s'apprêtaient à prendre un peu de délassement quand elles virent leur jeune compagne venir s'agenouiller, toute rougissante de désir, près de la prieure pour lui formuler une requête. La demande d'Imelda dut plaire à l'austère religieuse, car elle fit aussitôt le geste de bénir, prit l'enfant par la main et sortit avec elle.

Au fond du cloître, il y avait une chambre moins grande que les salles communes, bien exposée au soleil et dans laquelle on n'entrait pas sans une permission spéciale. Imelda qui n'y avait jamais pénétré se l'imaginait pleine de merveilles. C'est dans ce lieu presque sacré, la bibliothèque du Couvent, que la prieure conduisit sa petite novice. Elle la fit asseoir sur un banc, tout à côté

d'elle, et lui ouvrit sur les genoux un manuscrit fraîchement copié qui portait en titre :

« LA LÉGENDE DORÉE »

Mais quand l'enfant eut bien regardé la miniature du XXIV[e] chapitre, à savoir une vierge en robe d'or avec un agneau blanc à ses pieds, la prieure lui reprit le précieux vélin et commença à lire à haute voix :

« Agnès, vierge très sage, avait treize ans lorsqu'elle perdit la mort et trouva la vie. Elle était jeune d'années, mais mûre d'esprit et d'âme. Elle était belle de visage, mais plus belle de cœur... »

Certains passages étaient passés à dessein, par respect pour l'extrême ingénuité d'Imelda ; cependant la lectrice s'ingéniait à mettre en valeur les sublimes réponses de la martyre à son amant de la terre :

« Celui que j'aime est plus noble que toi, le soleil et la lune admirent sa beauté, ses richesses sont inépuisables, il est assez puissant pour faire revivre les morts et son amour dépasse tout amour. Il a mis son anneau à mon doigt, m'a donné un collier de pierres précieuses et m'a vêtue

d'une robe tissée d'or. Il a posé un signe sur mon visage pour m'empêcher d'aimer aucun autre que lui... »

Et l'enfant trouvait ces paroles si belles que des larmes lui mouillaient les yeux.

Quand elle eut achevé sa lecture, la prieure bénit encore une fois la novice et lui commanda d'aller se reposer jusqu'à Vêpres. C'était en effet l'heure de la sieste.

A peine étendue sur son lit, Imelda sentit se fermer d'eux-mêmes ses yeux où passaient encore des visions confuses de saintes en robes éclatantes et elle s'endormit. Aussitôt il lui sembla se retrouver aux pieds de la prieure qui lui demandait d'une voix particulièrement douce : « ma fille, que veux-tu de moi ? » Elle leva les yeux et vit avec étonnement, non plus le vénérable visage de la supérieure, mais celui tout rayonnant de la Vierge Marie. Sauf sa couronne d'étoiles et sa chape couleur de ciel, elle était d'ailleurs vêtue comme une fille de saint Dominique. Sans trouble, l'enfant expliqua naïvement : « J'ai demandé à connaître l'histoire de la glorieuse Agnès, parce que je cherche au paradis une amie de mon âge, n'en n'ayant point sur la

terre. » La mère de Dieu ne répondit pas, mais prenant à son tour Imelda par la main elle la conduisit dans le cloître du monastère. Seulement ce n'était plus un cloître de pierre nue comme auparavant, ses colonnes s'étaient rapprochées et elles paraissaient toutes fines et dorées comme sur les miniatures de la légende. Entre les arcades des anges inclinés chantaient sur le passage de Marie : « Ave Mater Christi. Ave Virgo fidelis, Rosa mystica, Janua cœli, Regina virginum Ave. Et lorsqu'ils eurent épuisé les litanies tous reprirent en chœur : « Inviolata, intacta et casta es Maria... »

La vierge continuait à marcher, entourée de lumière, les yeux tournés vers la porte de la chapelle où l'attendaient les deux saints protecteurs du Val di Pietra : Marie-Madeleine qui en était la patronne spéciale et Dominique le très doux Père. Lorsqu'elle les eut rejoints Marie dit à l'enfant : « Voici, après moi-même, tes deux plus puissants intercesseurs à la cour de mon Fils. Madeleine dérobe chaque jour un peu du feu divin pour embraser ton cœur, et Dominique illumine sans cesse ton âme des purs rayons de son étoile ; mais puisque tu désires te lier d'amitié avec la glorieuse

Agnès, c'est elle qui, désormais, veillera spécialement sur toi, comme une sœur chérie... » A ces mots la porte de la chapelle s'ouvrit et la petite vierge martyre apparut, vêtue de sa robe dorée et suivie d'un agneau ; elle s'approcha d'Imelda, lui dit tout bas : « Amo Christum » et la baisa. L'enfant en fut tellement émue qu'elle se réveilla. Tout avait disparu : la Vierge, les anges, Dominique et les saintes, ce n'était qu'un rêve. Au clocher du monastère on sonnait les vêpres, l'heure de la mort du Sauveur.

Cependant la journée commencée dans la solitude, s'acheva dans la joie des affections célestes. Imelda ne se souciait plus d'être encouragée ou méconnue dans son monastère. N'avait-elle pas appris à dépasser toutes les affections de la terre pour reposer son cœur ? Lorsqu'après Complies on chanta les Litanies et l'*Inviolata*, comme c'était la coutume le Samedi, elle sentit vivre autour d'elle une légion d'anges qui louaient en sa compagnie la Vierge sans tache.

Puis, attardée dans l'oraison du soir à veiller le Christ au tombeau, elle y retrouva son père Dominique, Agnès, son amie, Madeleine sa patronne et sa Mère Marie. Ils offraient tour à tour des larmes, des aromates, le sang du martyre ou celui de la pénitence.

V

COMMENT LA VIERGE IMELDA PRATIQUA LES VERTUS MONASTIQUES ET SE SANCTIFIA DANS L'ESPRIT DE SAINT-DOMINIQUE

LEVONS-NOUS LE MATIN POUR ALLER AUX VIGNES (C. DES C. VII, 12.)

Fra Egidio Galluzzi était, comme tous ses frères les Prêcheurs, saintement curieux de choses spirituelles. Or, le bruit lui était venu que les sœurs du Val di Pietra, même les plus anciennes, avaient pris pour modèle une enfant de dix ans, sa nièce Imelda. C'est donc avec intérêt, comme avec affection, qu'il gravissait, ce matin-là, les pentes verdoyantes conduisant au monastère Sainte Marie-Madeleine. Au moment d'arriver au terme

de sa course, le moine s'arrêta pour regarder un instant la campagne et bénir son Créateur : très haut dans l'air, en pleins rayons, les alouettes chantaient à Dieu ; on entendait un son de cloche annoncer au loin l'Élévation du Corps du Seigneur, et le vent léger du précoce printemps d'Italie balançait au bord de la route d'odorantes corolles qui ressemblaient à de minuscules encensoirs. L'âme embaumée de poésie religieuse, frère Egidio pénétra dans le parloir monastique et ses pieuses impressions s'avivèrent encore, lorsque le lumineux visage d'Imelda apparut derrière la grille. Sa grâce enfantine, loin d'être assombrie sous le voile des moniales ou précocement flétrie par l'austérité, semblait plus angélique encore.

Le docte Prêcheur et la petite novice se saluèrent dans le Christ, puis, Egidio se mit à parler de donna Castora et du comte Lambertini, que Dieu récompensait de leur sacrifice par un accroissement de sérénité et de vertu, des deux tantes, les Abbesses, qui envoyaient à leur nièce le baiser de paix divine, des travaux des frères de son Ordre et de son prochain départ pour l'île de Crète, dont le pape Jean le nommait arche-

vêque. Enfin, il lui demanda si elle vivait heureuse cachée dans le Christ. Au seul nom de son Bien Aimé, les yeux de l'enfant brillèrent d'un éclat plus vif, mais elle ne répondit que par quelques mots pleins d'ingénuité.

« Comment le Maître intérieur vous enseigne-t-il la pratique de l'évangélique pauvreté ? » insista le dominicain.

— Dès mon lever je le regarde dépouillé sur sa croix, dit Imelda, puis, à mesure qu'un désir me vient de m'approprier quelque chose, je le regarde encore et je le lui donne.

— Et pour la virginale vertu ?

— Ne savez-vous pas, mon Père, que Jésus m'a pris mon cœur ? Alors, tout le jour, soit que je travaille ou que je prie, je cherche à Le rencontrer. Je jouis de sa douceur dans les sœurs qui m'aiment et s'efforcent de m'édifier ; je souffre avec joie pour son amour que les autres me mortifient, ainsi toutes me conduisent à Lui.

— L'obéissance religieuse ne vous est-elle pas trop dure parfois ?

— Je l'aime puisqu'elle m'assure de plaire au Seigneur Jésus... Pourtant, continua l'enfant en

se troublant un peu, je la trouve bien dure lorsqu'elle me prive des sacrements accordés à mes aînées. Mais il me semble qu'elles ne pourront manquer d'arriver, les choses que Dieu veut, c'est dans cette pensée que je me console. »

Frère Egidio, suffisamment édifié, songeait à se retirer quand, à son tour, Imelda le retint. C'est elle, maintenant, qui voulait recueillir les enseignements de son oncle sur les vertus du cloître. Après quelques instants de recueillement, le religieux commença, comme jadis le Maître, à parler en parabole.

« Un grand Roi s'était pris d'amour pour une humble fille des champs qui ne possédait rien en dot, sinon quelques pieds de vigne, encore les devait-elle à la munificence de son Bien Aimé. Aussi tous les fruits lui en étaient-ils réservés. Dès le jour de ses fiançailles, la jeune fille transplanta sa vigne dans un lieu bien clos, sur une hauteur où l'air était pur et la lumière ardente. Puis elle se mit au travail pour préparer des grappes dignes d'une table royale. Chaque matin, elle se rendait dans son enclos avec trois servantes que lui avait encore données son fiancé. La première portait des ciseaux tranchants et, lorsque sa maîtresse avait bien dépouillé les ceps des germes parasites et des branches mortes, elle venait à son tour et taillait les rameaux ; de si près parfois, que la sève jaillissait par les blessures du bois. Si la terre devenait trop sèche, la même servante aidait la jeune fille à puiser l'eau fécondante.

La seconde servante était une adroite chasseresse qui, tandis que la vierge surveillait l'état de sa clôture, courait après les « petits renards » prêts à saccager les bourgeons naissants.

La troisième enfin, ajustait des tuteurs contre les pieds de la vigne, de peur que les grappes ne rampassent sur la terre et ne pourrissent dans la boue. A ces tuteurs la fiancée du Roi liait si étroitement les branches qu'on ne pouvait plus distinguer, à travers l'enchevêtrement des feuilles et des fruits, le pied lui-même du bois qui soutenait.

Le jour des vendanges arriva, et c'était en même temps le jour des noces. Le Roi descendit dans la vigne où travaillait sa Bien-Aimée. « Ouvre-moi, ma sœur, mon amie » s'écria-t-il plein d'amour en regardant « par les fentes de la muraille ». La

vierge courut aussitôt au devant de lui. Il « cueillit son fruit » et tous deux se retirèrent « sur la montagne des herbes aromatiques » pour commencer à jouir d'une félicité qui devait être sans déclin.

« Imelda, c'est toi l'indigne fiancée du Roi du ciel, expliqua le moine; la vigne que tu lui apportes en dot, c'est ton cœur; l'enclos où tu l'as transplantée depuis tes fiançailles n'est autre que le monastère ; là, tu ne respires plus que l'air du ciel, les poussières des soucis mondains n'obscurcissent pas au-dessus de ton âme les rayons de la Vérité ; mais en attendant qu'au dernier jour de ta vie mortelle se consomme ton mariage mystique avec l'Époux des vierges, il faut cultiver dans ton cœur des fruits d'Éternité.

« D'abord tu l'émonderas, tu le purifieras, tu le détacheras. Ainsi le commande le premier vœu religieux, celui de pauvreté. Et lorsque notre père Dominique nous ordonne de « vivre sans rien posséder en propre » il veut nous faire sacrifier pour Dieu, non seulement la propriété des biens matériels, mais aussi l'attachement à nos préférences, au souvenir des services rendus, ou à notre jugement particulier.

— Je le reconnais maintenant, s'écria la novice, très vivement intéressée, tous ces attachements naturels ce sont les branches mortes et les germes mauvais dont la fiancée du Roi dépouillait si soigneusement sa vigne. Mais dites-moi, mon Père, quelle est donc cette servante aux ciseaux tranchants, qui taillait encore là où sa maîtresse avait déjà émondé ?

— C'est la vertu de pénitence, une de celles que notre Ordre chérit davantage et l'auxiliaire active du détachement. Elle tranche au vif de la nature et la spiritualise de plus en plus, afin de l'empêcher de retourner par mollesse à l'amour des choses périssables. C'est la pénitence encore qui fait jaillir du cœur son sang le plus généreux et le fournit de larmes pures aux jours de sécheresse.

« Quant à l'exercice du second vœu de religion, à savoir de la chasteté, n'en vois-tu pas l'emblème dans la garde vigilante que monte la fiancée près de son enclos? Plus heureuse, toutefois, que la gardienne d'une vigne terrestre, Imelda peut encore protéger son cœur des oiseaux pillards qui sont les pensées futiles, et des brumes glacées de l'amour-propre ; ses fleurs et ses fruits spirituels

demeureront ainsi tournés incessamment vers le Soleil d'Amour. Éprise de la seule gloire de Dieu, elle appellera à son aide le zèle sacré, tant aimé des fils de Dominique. Comme une chasseresse infatigable, cette vertu poursuivra sans trêve, en elle-même et dans l'âme du prochain, le moindre péché ravisseur de l'honneur de Dieu.

— J'ai deviné, dit à ce moment la novice, que les liens étroits qui retiennent les rameaux de la vigne mystique représentent l'obéissance volontaire, le plus important de nos vœux, sans doute, mais j'ai hâte de connaître le symbole de ce tuteur planté par la main de la troisième servante de la fiancée du Roi.

— Oui, reprit Egidio, l'obéissance aux liens serrés et multiples, est bien le plus grand de nos vœux, c'est le seul d'ailleurs que nous formulions à haute voix, puisqu'il comprend les deux autres. La règle que par lui nous jurons d'embrasser nous impose en effet et chasteté parfaite et absolue pauvreté. Prends-y garde, cependant, je connais maints moines et moniales, soumis simplement d'extérieur, sans totale adhésion de la volonté. Alors leurs liens trop lâches et dépourvus d'appui,

n'empêchent pas les fruits de leurs travaux de pencher vers la terre et de se gâter avant le jour des vendanges célestes. Pour nous, Imelda, attachons-nous de telle sorte au bon vouloir de Dieu, notre infaillible soutien, que notre volonté ne se distingue plus de la sienne. Quant à l'office de la troisième servante, il est mystérieusement rempli par l'oraison sainte. C'est dans la prière et la contemplation que nous apparaît de plus en plus clairement ce qui plaît à notre Dieu, si puissant et si doux : là, nous avançons dans la connaissance de Lui-même, nous sentons croître la foi fervente en son amour infiniment attentif à notre bonheur. Rien alors ne nous paraît meilleur que de nous unir à Lui par une parfaite conformité de désirs et d'affections ; nous nous donnons, Il nous retient, et c'est déjà dans l'exil l'ineffable, l'éternel baiser qui commence...

« Je voudrais, Imelda, qu'au jour de tes Noces avec l'Agneau, les anges ne puissent vendanger dans ton cœur que des grappes divines, gonflées de la sève spirituelle qui découle du cœur du Christ, et toutes dorées par la lumière qui émane de la Face de Dieu. »

Tandis qu'Egidio terminait ainsi son exhortation, l'enfant avait fermé les yeux, mais à la coloration plus vive de son visage, on pouvait deviner son émotion intérieure.

Tous deux demeurèrent sans parole et recueillis ; le moine ne pouvait se lasser de contempler à travers les barreaux de la clôture l'apparition virginale d'Imelda, et la vierge écoutait dans son âme les commentaires de l'Esprit Saint.

Soudain, un coup léger frappé contre la paroi annonça que l'entrevue devait prendre fin. La novice leva de nouveau vers son oncle ses yeux rayonnants, s'agenouilla pour qu'il la bénît, et lentement se retira. Mais tandis qu'elle rentrait dans le silence, déterminée à vivre très parfaitement les enseignements du dominicain, lui, retournait à son labeur apostolique en méditant ces paroles des Proverbes qui résumaient la vie d'Imelda : « Quand tu marcheras, Il te conduira ; quand tu te coucheras, Il te gardera ; et quand tu te réveilleras, Il te parlera[1]. »

1. Proverbes VI, 22.

VI

DE LA VRAIE PRÉSENCE DU CHRIST AU VAL DI PIETRA

JE SUIS LA FLEUR DES CHAMPS ET LE LIS DE LA VALLÉE (C. DES C. II, 1.)

« Le Pain des anges devient le pain des hommes ; ce pain céleste met un terme aux figures. O merveille, le pauvre, l'esclave, le faible, se nourrissent du Seigneur... [1] »

Après avoir lu ces paroles, Imelda posa son bréviaire sur une pierre du petit Calvaire qu'elle avait élevé de ses mains et se mit à genoux. Elle aurait voulu profiter de cette fin de jour dans la solitude du jardin monastique pour préparer l'office prochain, celui de la fête du « Corpus Christi » ; mais voici qu'éblouie, dès l'hymne de Matines, par la beauté du dogme Eucharistique, elle tombait à genoux devant l'inexprimable amour. Le rythme limpide et plein du « Sacris Solemniis »

1. Hymne des Matines de l'office du Saint-Sacrement.

dont chacun des mots brillait à ses yeux comme un rayon de vérité, la mettait en plus proche contact avec la réalité qui devrait embaumer toutes les douleurs du monde : Dieu vivant au milieu des hommes ; Jésus, le même qui pour nous a laissé couler sur un lit de paille ses premières larmes enfantines et s'est fait clouer sur une croix, s'unissant si étroitement à sa créature que son Cœur palpite contre le cœur des communiants, et que son Sang se mêle à leur sang.

Au lieu de regarder la croix de son Calvaire, comme elle en avait l'habitude pendant les méditations solitaires, Imelda s'était tournée du côté de la chapelle. Par une éclaircie dans la frondaison déjà touffue du jardin, elle vit scintiller un rubis et devina la flamme du Saint Sacrement qui brûlait derrière une verrière du chœur. Alors étendant les bras vers son Ami, l'enfant l'appela de loin : « Puisque vous êtes le pain du pauvre, du faible, de l'esclave, soupirait-elle, pourquoi, Seigneur, suis-je privée de Vous ?... ou bien, si vous ne voulez pas me nourrir du Sacrement des hommes, pourquoi ne m'envoyez-vous pas chercher pour vous contempler avec les anges ? »

Le Christ ne demeurait pas insensible aux tendres accents d'Imelda ; à mesure que l'ardeur du désir dévorait son âme, il lui envoyait son Esprit, le Consolateur, le « suave rafraîchissement » qui faisait sentir à la petite novice combien, malgré tout, elle était aimée. Et bientôt ses larmes amères se changèrent en douces larmes d'amour.

Le jour, insensiblement, se mit à baisser. Les vitraux de la chapelle ruisselèrent de pierreries aux feux du couchant ; on aurait dit que mille lampes, au lieu d'une, se consumaient maintenant dans le sanctuaire. Une cloche sonna. C'était Complies.

Imelda se releva rapidement pour rejoindre ses compagnes ; en traversant les allées, elle remarqua qu'on avait cueilli toutes les fleurs, sans doute à cause de la fête du lendemain, et elle se prit à envier ces roses et ces lys qui devaient vivre un jour à côté du Christ, et mourir le soir en l'embaumant de leur parfum.

Cette nuit-là, Imelda obtint de la passer, comme il lui arrivait souvent au dire de ses historiens, presque tout entière en adoration. Elle avait lu dans une leçon tirée de saint Thomas : « Le Fils

unique de Dieu, voulant nous rendre participants de sa divinité, a pris notre nature afin que fait homme, il fit dieux les hommes eux-mêmes. De plus, ce qu'Il a pris de nous, il l'a tout entier consacré à notre salut... » Introduite par ces paroles du docteur angélique dans les arcanes du cœur de Jésus-Christ, l'enfant se disait à elle-même avec la logique des âmes aimantes et saintes : « Puisque, pour nous, Il a immolé sa chair adorable et fait couler tout son sang, puisqu'il s'humilie encore jusqu'à prendre les apparences du pain afin de demeurer en nous, pourrais-je garder quelque chose de ce qu'Il m'a donné, sans le lui sacrifier à mon tour ? » Alors il lui venait de véhéments désirs d'oraison ininterrompue, de pénitence et de martyre.

Lorsque la fatigue d'une veille prolongée, commençait à rendre confuse la contemplation d'Imelda elle redisait mentalement ce verset du « Verbum Supernum » :

Se nascens dedit socium,
Conversens in edulium,
Se moriens in pretium,
Se regnans dat in præmium.

« Il est là, le Verbe éternel, devenu « notre compagnon par sa naissance, notre nourriture au Banquet sacré, notre rançon sur la croix, notre récompense dans la gloire de son royaume... » Et cette pensée suffisait à raviver les flammes de son cœur.

Le lendemain, à l'heure de la messe solennelle, tous les clochers de Bologne s'ébranlèrent à la fois. La petite cloche du Val di Pietra sonnait aussi, mais son modeste appel se perdait dans la radieuse atmosphère d'un matin de juin, vibrante de bourdons graves ou de joyeux carillons.

Cependant le comte et la comtesse Lambertini qui, vêtus de brocart, se rendaient à la cathédrale avec les principaux magistrats de la Cité, se recueillaient par instants ; ils essayaient de reconnaître au loin le son grêle du clocher monastique à l'ombre duquel vivait Imelda. Castora s'appuyait légèrement sur Egano mais n'osait lever les yeux sur lui, de peur qu'au souvenir des fêtes-Dieu d'autrefois, quelque larme importune ne vînt troubler son regard.

A cette heure même, la petite novice, debout devant sa stalle, dans l'attitude virile des vraies

dominicaines qui suppléent aux forces par la ferveur, commençait à célébrer la messe avec le prêtre. Elle s'efforçait d'être joyeuse comme le demandait l'Église et disait, s'adressant à son âme : « Loue ton Sauveur, ô Sion, loue ton Chef et ton Pasteur par des hymnes et des cantiques. » Tandis que l'enfant chantait ainsi le Lauda Sion, où saint Thomas n'a pu mieux célébrer le Sacrement de l'Eucharistie qu'en l'exposant tout entier, elle perdait le souvenir de son jeûne spirituel, pour vibrer à l'unisson de la liturgie catholique. Mais lorsque le prêtre, lui-même rassasié de Dieu, vint apporter le pain céleste à la fenêtre qui s'ouvrait sur la grille du chœur ; lorsqu'après avoir dit son Confiteor, prosternée sur la dalle avec ses compagnes, Imelda dut revenir s'agenouiller seule à sa place, son cœur si vaillant défaillit enfin. Elle pencha son front jusqu'à l'appui de bois où son Graduel était posé et demeura prosternée dans l'attitude d'une profonde adoration. Ainsi l'amante de Jésus cacha-t-elle sa douleur aux yeux des moniales qui, deux à deux, revenaient lentement du festin céleste.

Soudain, les hymnes recommencent : « Chante,



chante, ô ma langue... Pange lingua, gloriosi corporis mysterium... » Les dominicaines se relèvent avec un bruit doux de rosaire glissant le long de leurs robes immaculées, elles saisissent des cierges ardents et s'avancent en procession jusqu'à l'entrée du chœur. Regarde, Imelda, le prêtre a franchi la clôture, il tient l'ostensoir dans ses mains élevées, regarde, voici l'hostie vivante, c'est ton Bien Aimé qui vient au devant de toi. Tes sœurs marchent en chantant et les yeux baissés pour lui faire escorte, mais toi, l'ange du monastère, tu iras seule devant Lui, tenant bien haut la bannière étoilée de saint Dominique. Et chaque fois que les acolytes s'arrêteront pour brûler de l'encens tu pourras te retourner avec eux et contempler Jésus face à face.

La sœur sacristine remit, en effet, la bannière de l'Ordre entre les mains d'Imelda et la procession du Saint Sacrement commença.

Dans Bologne, les cloches sonnaient de nouveau toutes à la fois. Par les rues pavoisées, le Roi des Nations s'avançait au milieu d'une escorte de prélats, de nobles et de jeunes enfants vêtus de blanc qui jetaient des fleurs. Les trompettes son-

naient sur son passage et les foules tombaient à genoux.

Au Val di Pietra la fête avait un autre caractère, bien plus intime et recueilli. C'était la visite presque familière de l'Époux aux vierges qu'Il s'était choisies. Il parcourait leur demeure pour la rendre plus sainte encore, le cloître où s'élevaient chaque jour tant de prières, la salle du chapitre, témoin des sacrifices joyeusement consentis pour Lui, le jardin où l'on venait se délasser par le spectacle de ses œuvres, ou chercher plus de solitude pour écouter sa voix. « Je t'adore dévotement, Dieu caché, lui chantaient avec simplicité les moniales, sans qu'aucun instrument de musique vînt accompagner leurs voix recueillies, je t'adore, toi, qui es vraiment caché sous ces figures, mon cœur se soumet entièrement à toi parce que voici qu'il défaille en te regardant. » Oui ; le cœur d'Imelda succombait vraiment, de désir et de joie, elle sentait, posé sur elle, le regard du Christ, et marchait enveloppée de sa tendresse.

Que lui importait que « la vue, le toucher et le goût soient ici trompés » comme le proclamaient

ses compagnes en poursuivant leur chant, la parole de l'Éternelle Vérité lui suffisait, elle croyait tout ce qu'avait dit Jésus. Sans voir, comme Thomas, les plaies du Sauveur, son âme l'adorait vivant, Dieu et homme tout ensemble ; elle ne lui disait pas avec le larron pénitent : « Seigneur, souvenez-vous de moi dans votre royaume », mais seulement : « Jésus, je t'aime... »

Déjà l'hôte des vierges du Val di Pietra allait de nouveau disparaître derrière les grilles, et le chant de louange des moniales se changeait en prière ardente :

« O Jésus, qu'aujourd'hui j'aperçois caché sous un voile, exauce le désir qui me consume, que je te contemple un jour, face à face, et que la vue de ta gloire devienne ma béatitude. »

Imelda vit une dernière fois passer tout près d'elle, puis s'éloigner, l'hostie rayonnante. C'était « le Lys de la vallée » des larmes qui se cachait encore pour un long hiver mystique. Il fallait désormais regarder au ciel où fleurit sans fin la « Fleur des champs » de l'Éternité.

VII

COMMENT LA VIERGE IMELDA DEVINT UNE HOSTIE VIVANTE

FILLES DE JÉRUSALEM, JE VOUS ADJURE, SI VOUS RENCONTREZ MON BIEN-AIMÉ QUE LUI RAPPORTEREZ-VOUS ? DITES-LUI QUE JE LANGUIS D'AMOUR (C. DES C. V, 8.)

Déjà le soleil adouci de l'automne laissait dans le jardin monastique de larges espaces, ombreux et tièdes, où les sœurs du Val di Pietra venaient parfois se récréer avant l'heure de vêpres. Elles s'asseyaient alors sur des escabeaux rustiques et, tout en parlant de choses célestes, s'occupaient à quelque travail manuel. Ainsi, d'ailleurs, le voulait leur règle où il est écrit : « Parce que l'oisiveté est l'ennemie de l'âme et la mère et la nourrice des vices, que nulle d'entre les sœurs ne reste inactive. »

Or, un après-midi, lendemain de la fête des anges, au moment même où les moniales achevaient leur réfection de midi, un moine de passage remit

au tour une lettre des prêcheresses de Sainte-Marguerite de Strasbourg à leurs sœurs de Sainte-Marie-Madeleine de Bologne. C'était un manuscrit latin qui contenait, outre d'affectueuses salutations en saint Dominique et des nouvelles des couvents d'Alsace, une pratique d'oraison tirée des écrits des mystiques du Rhin [1]. La prieure en prit connaissance après les prières d'actions de grâces, puis, aussitôt, fit signe à ses filles de l'accompagner dehors. Imelda aimait ces réunions en plein air où, tout en se délassant un peu, elle trouvait toujours une occasion de s'édifier; mais cette fois elle ressentit une joie plus vive encore que de coutume lorsque, ayant déplié sa lettre, la prieure annonça : « Voici comment nos sœurs de Strasbourg s'exercent à remonter vers la Trinité très paisible en passant par le Crucifié. » Un grand silence s'établit parmi les sœurs et celle qui les présidait continua : « Chaque jour, à l'heure fixée pour raviver l'intensité de leur contemplation, laquelle devrait être continuelle, les épouses du Christ ferment leurs sens par un effort de volonté

1. Spécialement du livre : *De adherendo Deo.*

et de confiance en la grâce, puis elles se prosternent, de fait ou d'esprit, aux pieds de Jésus vivant devant elles. D'un coup d'œil rapide elles embrassent les principales fautes de leur vie, se rappellent leur inconstance, leur ingratitude et s'en confessent au Sauveur avec un cœur douloureux et tout rempli de résolutions saintes; puis elles lèvent sur l'humanité sacrée du Seigneur des yeux de tendre supplication et déposent leurs iniquités dans ses plaies toujours ouvertes. Alors elles peuvent, elles doivent même espérer que l'infinie bonté vient de laver toutes leurs souillures par la vertu de son sang. Et maintenant, se perdant de vue elles-mêmes, voici qu'elles tiennent leurs regards intérieurs fixés sur la vie du Fils de Dieu et se laissent emporter par l'esprit d'amour et de louange. Au souvenir pieusement évoqué des abaissements de son incarnation, des sublimes silences de sa vie cachée, des sueurs de sa vie publique et du sang de son martyre, des cris de tendresse montent des profondeurs de leur âme ; enfin, le spectacle de Jésus expirant dans une telle détresse et dans un si grand abandon par amour pour ses créatures, achève d'anéantir en elles

« l'orgueil de la vie ». Vaincues, se méprisant et s'humiliant en face du doux Agneau immolé, elles s'offrent sans réserve, prêtes à souffrir en Lui et pour sa gloire toutes les épreuves qu'Il lui plaira de placer sur leur route terrestre. »

« O salutaire hostie, s'écria soudainement une voix enfantine, donnez-moi la force, venez à mon secours [1] ! »

Toutes les sœurs se tournèrent vers Imelda qui s'aperçut alors, en rougissant, qu'elle avait prié tout haut.

« Notre sœur novice a raison, dit aussitôt la prieure avec bienveillance, lorsque nous nous offrons au Seigneur pour supporter toutes sortes de tribulations, ne manquons jamais d'implorer son aide et de ne compter que sur Lui; » puis reprenant son manuscrit elle continua :

« C'est en cet instant, où l'âme vient de renoncer à tout, qu'enfin délivrée par une absolue résignation des entraves de sa volonté propre, elle peut essayer de communier à la divinité. Tous ses sentiments sont désormais empruntés au Christ;

1. O Salutaris Hostia...da robur, fer auxilium (du Verbum Supernum de saint Thomas).

elle l'implore au nom de tous ceux pour lesquels il a versé son sang, elle embrasse l'humanité entière dans une même charité, bien qu'elle puisse encore nommer ses amis au Cœur divin avec une plus particulière et plus amoureuse confiance. Ce qu'elle demande pour elle, c'est une immersion toujours plus intime, plus complète, dans l'Océan de lumière et d'amour ; ses désirs très véhéments montent jusqu'au ciel dans le dernier soupir du Sauveur en croix et attirent les complaisances du Père. Alors, l'âme envahie par les effluves de la grâce franchit la barrière des sens dans le côté ouvert de Jésus et, perdant tout souvenir des choses qui passent, remonte à son principe éternel. Là, les clartés ineffables de la Trinité aveuglent les lumières naturelles de l'intelligence et les changent en profondes ténèbres, tandis que sur les cîmes, en quelque sorte divinisées, de l'esprit, c'est un enveloppement de silence, d'inexprimable tranquillité, un flux débordant de grâce et de pureté qui rejaillit en louange parfaite vers le Père, le Fils et l'Esprit d'amour... »

Lorsque la prieure du Val di Pietra eut fini de traduire ainsi l'oraison très haute des prêcheresses d'Alsace, elle consulta les sœurs sur l'opportunité d'un tel exercice. Chacune, à son tour, put alors exposer librement sa pensée car la religion de saint Dominique « toute large et parfumée » ne prétend attacher les âmes à aucune méthode, si ce n'est « de tout recevoir de Dieu et de tout lui rapporter ».

Une novice, encore bien inexpérimentée comme le prouva son dire, avoua ne pas comprendre pourquoi de saints religieux conseillaient de recommencer chaque jour le même exercice, puisque l'âme, une fois fixée dans son Principe Eternel, ne devrait pas en redescendre pour refaire son ascension.

« L'union définitive avec notre Souverain Bien, lui répondit une ancienne, ne se consommera qu'au ciel, en attendant il faut considérer cet état bienheureux comme un but sans cesse proposé à nos efforts. Il suffit pour troubler, en cette vie, le repos sacré dans la Trinité, d'un retour inévitable de notre nature infirme et inconstante, de quelques distractions extérieures, d'une faute légère, ou seulement que Dieu nous retire une grâce si haute afin de nous rappeler notre néant. Alors, sans

nous lasser, il faut nous replonger dans la sainte douleur, consumer dans la charité du Christ nos fautes nouvelles, et gravir encore avec Lui les sommets de la contemplation. »

Une autre sœur, d'une grande sagesse, fit remarquer combien l'oraison proposée par les mystiques du Rhin serait présomptueuse et fausse, si elle n'était ensuite exprimée réellement par tous les actes de la vie. « Oui, dit alors la prieure, l'âme qui se confesse avec larmes aux pieds de Jésus et pourtant refuse de se punir par l'humiliation devant les hommes et les exercices de mortification, ne pourra reposer sur le cœur du Maître ; de même, celle qui prétend s'élancer à Dieu par le Christ, mais garde encore certaines attaches à sa volonté propre, retombera lourdement dans les bas-fonds de sa misère et de son impuissance ». Quelques moniales trouvèrent que la méditation journalière de la vie du Sauveur demandait un temps bien long, et que la considération d'un seul détail de la passion suffirait, sans doute, à les enflammer assez pour qu'elles fussent prêtes à tout sacrifier au Christ.

Enfin la maîtresse des novices suggéra qu'il

serait bon, peut-être, de diviser son oraison afin d'en vivre tout le jour. On pourrait ainsi purifier sa conscience après Complies ; aller retrouver le Seigneur, humble et souffrant, pendant les saintes veilles qui précèdent ou suivent Matines ; s'immoler avec Lui à l'instant même où il s'offre de nouveau sur l'autel, c'est-à-dire entre l'élévation et le pater, pendant que les sœurs se tiennent prosternées dans un silence sacré ; puis l'heure des muettes actions de grâces serait celle de notre transfusion dans le vivant soleil, guide et principe de chacun des actes de notre journée.

Imelda, toujours penchée sur la tâche qu'elle s'était donnée, écoutait en silence ce qu'on disait autour d'elle. A la voir si calme et si laborieuse, on aurait pu croire que la conversation l'intéressait peu, ou que son jeune âge l'empêchait d'en saisir le sens profond. Cependant le cœur de la vierge battait plus fort dans sa poitrine et brûlait de désirs. Quelques phrases, il est vrai, lui avaient paru mystérieuses, mais l'essence de la pratique d'oraison, ce passage à Dieu dans un baiser du Christ, elle l'avait bien compris à sa manière, mieux encore peut-être que ses sœurs, à

cause de sa plus grande pureté et de sa simplicité céleste. Toutefois, car elle était humble et timide, elle ne se croyait pas capable d'atteindre à l'union divine par la seule application de son esprit. Ah, s'il lui avait été permis de se nourrir du « pain descendu du ciel », Jésus ne l'aurait-il pas transformée, Lui, simplement par son doux contact et son amoureuse toute-puissance ? Et voici que les aspirations d'Imelda devinrent si véhémentes qu'elle ne put plus les contenir. Lorsque ses compagnes regagnèrent leurs cellules, après la récréation, elle demanda l'aumônier du couvent et s'en alla s'agenouiller devant la double grille où se confessaient les moniales. Nul ne sut jamais en quels termes, humbles ou suppliants, la novice implora la grâce d'être admise à la communion malgré son jeune âge ; mais il est certain que le refus du prêtre fut formel. Désormais la vie de l'enfant ne devait plus être qu'un martyre. Chaque jour elle recommençait à mortifier son corps et à lutter contre l'amertume qui débordait de son âme. La Messe matinale, sa plus pure joie de jadis, le centre de sa vie spirituelle comme du cycle liturgique qu'elle parcourait en récitant les

heures canoniales, lui semblait incomplète, maintenant, et douloureuse pour elle puisqu'elle ne pouvait participer au sacrifice. Jésus l'appelait de plus en plus fort, et toujours, inexorablement, Il la repoussait par la bouche du prêtre. Elle pouvait dire comme la Sulamite : « Mon Bien Aimé a avancé la main... j'ouvris à mon Bien Aimé ; mais mon Bien Aimé s'était retiré et il était passé outre, mon âme se pâma de l'avoir ouï parler ; je le cherchai, mais je ne le trouvai point ; je l'appelai mais il ne me répondit point [1]. » C'était l'agonie intérieure, la suprême épreuve des saints que Dieu veut rendre parfaitement semblables au Christ appelant désespérément son Père dans les ténèbres et la solitude de la Croix. Et qui sait, peut-être que cette enfant, méconnue dans son monastère, avait été choisie dès l'éternité, pour être une victime sans tâche offerte à l'Eucharistie. Son cœur dévoré de faim spirituelle ne rachetait-il pas trop de communions sans désirs, et les longues solitudes du Sauveur au fond de ses tabernacles ?

1. C. des C., v, 4, 6.

La veille de chaque fête, Imelda recourait au sacrement de pénitence, pour baigner de nouveau son âme dans le sang de l'Agneau et renouveler sa requête. Et toujours un nouveau refus venait raviver son supplice intime. Le lendemain, quand l'heure de rompre le silence était venue, elle venait poser tendrement son front sur le cœur d'une sœur qui avait communié le matin et elle soupirait : « Peut-on recevoir le Christ et ne pas mourir... »

VIII

DU TRIOMPHE DE LA TRES SAINTE FOI DANS L'AME DE LA VIERGE IMELDA

DÉTOURNE TES YEUX QU'ILS NE ME REGARDENT, CAR ILS ME FORCENT (C. DES C., IV, 5.)

Alleluia, chantait l'Église à son Époux ressuscité. Alleluia, semblait lui répondre à travers l'azur lumineux d'avril d'innombrables voix angéliques. Et la vierge Imelda, revêtant sa douleur de sérénité divine, chantait aussi : Alleluia.

Depuis deux ans à peine qu'elle s'était arrachée des bras de la tendre Castora pour venir lutter dans l'arène de la vie religieuse, son âme avait appris déjà à s'enfermer dans la foi, toute seule avec Dieu, encore que le sentiment très doux de la divine présence se fût évanoui. L'enfant n'essayait plus d'obtenir du prêtre sa participation au mystère Eucharistique ; toutes les portes humaines, elle le voyait bien, devaient rester closes à son désir ; c'était directement au Cœur du Christ qu'il lui fallait frapper désormais.

Le temps pascal touchait à sa fin ; seule, au monastère, Imelda n'avait pas encore « mangé la pâque » avec le Seigneur, mais inébranlablement fixée dans la confiance qui crée les miracles elle guettait la réponse de Dieu. Or, le lundi des Rogations, tandis qu'au début de la messe elle s'offrait pour passer dans la pénitence les jours qui la séparaient de l'Ascension, la fête du ciel, les paroles de l'Introït la firent soudain tressaillir : « De son temple saint Dieu a écouté ma voix. Alleluia. Le cri que j'ai poussé devant Lui a pénétré jusqu'à

son cœur. Alleluia. Alleluia. » Émue d'un secret pressentiment et transportée d'une joyeuse ardeur, Imelda reprit avec ses compagnes : « Je t'aimerai, Seigneur, toi qui es ma force, Seigneur, mon appui, mon refuge, mon libérateur. Gloire au Père, au Fils et à l'Esprit Saint. » L'Épître vint la consoler encore davantage ; elle lui rappelait en effet l'histoire du prophète Élie : « Un homme comme les autres hommes, sujet à toutes les misères de la vie, » qui pourtant sut ouvrir ou fermer à son gré les écluses du ciel, par la seule force d'une prière fervente. Le graduel était un nouveau chant d'actions de grâces et l'Évangile lui faisait entendre la voix si tendre de Jésus disant : « Est-il un père qui donne une pierre à son enfant lorsqu'il lui demande du pain ?... » Ces mots, il semblait à la vierge que le Christ les lui répétait plusieurs fois à l'oreille, et qu'Il la regardait avec un long regard indéfinissable. « O Pain Vivant, lui répondit-elle, puisque mon cœur a si faim de vous, pourquoi tardez-vous encore à le rassasier ?... »

La messe s'acheva. Tout le long de l'office la liturgie avait fait alterner les pressantes invitations de la Miséricorde toute puissante et infinie,

avec les exclamations reconnaissantes d'une âme « saturée de biens ». Cependant la porte du tabernacle s'était refermée, cette fois encore, sans qu'Imelda eût pu recueillir une miette du Festin de Dieu. Mais l'enfant ne se laissa pas envahir par la tristesse ; si l'heure du don divin n'avait pas encore sonné, elle la sentait maintenant toute proche et certaine. « Car voici, lui chantait au cœur l'Esprit-Saint, l'hiver des épreuves est passé, les pluies de larmes purifiantes ont cessé et s'en sont allées, les fleurs de joie commencent à paraître, le temps de chanter notre amour est venu, et la voix de la tourterelle, messagère de paix, a été ouïe dans nos contrées.

« La vigne de ton âme, s'est chargée de fruits dont l'odeur m'est agréable. Lève-toi, mon amie, ma toute belle et t'en viens [1]. »

La novice accomplit ce jour-là chacun des devoirs de sa journée, avec l'exactitude religieuse qu'elle avait coutume d'y apporter, mais son esprit vivait déjà loin de la terre. Il avait gagné la sphère très tranquille qui n'est pas encore l'éter-

1. C. des C., II, 11-12, 13.

nité et où, cependant, les bruits du monde extérieur n'ont plus d'écho, parce que tous les liens d'en bas sont brisés. Il semblait à l'enfant que la porte du ciel s'entr'ouvrait à mesure que grandissaient ses désirs, laissant échapper des rayons de plus en plus fascinants de l'Éternelle Beauté. Aux « Veni » d'Imelda, Dieu répondait par d'autres « veni » qui en provoquaient de nouveaux d'une ardeur toujours croissante. C'était un martyre ineffable, dont la véhémence consumait l'âme de la vierge sans en troubler la sérénité céleste.

La nuit vint. Une nuit attiédie de mai où la campagne bouillonnante de sève nouvelle et sans cesse traversée d'appels d'oiseaux ne semblait sommeiller qu'à demi sous son manteau constellé. Imelda remonta dans sa cellule après Matines et, contrainte au repos par l'obéissance, essaya de s'endormir. Mais ce fut en vain. Dès qu'elle fermait les yeux sa vision intérieure de Dieu devenait plus intense et faisait jaillir la prière de son cœur ; si, au contraire, elle essayait de noyer sa pensée en regardant décliner la nuit à travers son étroite fenêtre, la lune, blanche et calme, au milieu du ciel, lui évoquait l'image d'une hostie rayonnante,

au centre d'un immense ostensoir tout serti d'étoiles. Alors elle n'essaya plus de lutter avec l'Esprit-Saint et s'abandonna jusqu'au jour à l'adoration.

Après la psalmodie de l'office de Prime, les sœurs sortirent au chant des litanies pour la procession des Rogations. Imelda qui avait tant aimé le jardin du cloître, à cause de son ombre religieuse et de sa paix, le trouva pour la première fois terne et sans parfum. Toutes les choses extérieures lui apparaissaient d'ailleurs diminuées, presque lointaines. Comme un voyageur, dont les regards auraient longtemps mesuré l'océan et contemplé la flore merveilleuse des tropiques s'étonnerait au retour de trouver plus petite sa maison et pâlies les fleurs de son pays natal, ainsi la vierge au sortir d'une nuit passée dans les régions célestes, se retrouvait-elle étrangère sur sa propre terre. Elle chantait pourtant, avec l'Église universelle, elle appelait au secours de ce monde perpétuellement en détresse : le Christ Jésus, la Trinité Sainte, la Vierge Marie, les anges, les ordres sacrés d'esprits bienheureux, les apôtres, les martyrs, les vierges, les confesseurs... Et tandis que mon-

taient au ciel ses invocations, elle voyait se dérouler les plaines infinies, toutes résonnantes des « Sanctus » éternels, peuplées d'innombrables astres vivants qui reflétaient chacun, d'une manière spéciale, la lumière increée. Pourquoi son exil se prolongeait-il sur la terre puisque, déjà, son âme habitait en Dieu ? Imelda ne croyait qu'aux raisons de l'amour et se disait : si mon Époux ne m'emmène pas encore, c'est qu'il veut me faire goûter à l'Eucharistie.

Pendant la messe conventuelle, l'enfant demeura les yeux fixés sur l'autel, attendant une invitation du Christ. Cependant le sacrifice s'accomplit comme à l'ordinaire : sans un geste du prêtre vers la novice oubliée, sans un appel miraculeux de l'hostie divine. Et devant la porte encore une fois refermée du tabernacle, les moniales chantèrent comme la veille : « Demandez et l'on vous donnera, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira, car quiconque demande reçoit, qui cherche trouve et l'on ouvre à celui qui frappe. Alleluia [1]. »

1. Communion des trois jours des Rogations.

Imelda, plus étonnée que déçue, pensa qu'elle n'avait pas encore servi son Seigneur avec assez de générosité. Alors, s'arrachant volontairement aux douceurs d'une prière sans fin, on la vit ce jour-là, s'employer avec les sœurs converses aux plus rudes besognes du monastère, rechercher avec jalousie les prétextes d'humiliation et sourire à des pénitences plus rudes encore que celles des plus ferventes parmi ses aînées. Vainement courait-elle après la douleur, la douleur à peine embrassée se fondait en joie surhumaine dans le brasier de son cœur.

La Mère maîtresse, qui pressentait un passage extraordinaire de Dieu dans l'âme d'Imelda, la laissa prier toute la nuit devant l'autel. Pour la troisième fois elle entendit chanter au matin suivant, vigile de l'Ascension, les paroles d'espérance : « Le Seigneur a écouté ma voix. Alleluia. » Mais l'enfant n'avait plus besoin de cet encouragement, toute demande expirait sur ses lèvres : elle attendait. Jamais le Saint-Sacrifice ne lui avait semblé si dramatique et si beau. Le prêtre ne vivait plus devant elle, c'était Jésus-Christ. Jésus-Christ qui s'humiliait d'abord en face de son père

pour les péchés des hommes, comme à Gethsémani ; Jésus-Christ enseignant devant le pupitre de l'épître ou de l'Évangile comme sous les portiques du temple de Jérusalem ; Jésus-Christ s'offrant à la Trinité en sacrifice de louange pour Dieu et de salut pour les hommes ; Jésus, enfin, se tournant vers ses frères et les conjurant de ne point le laisser seul sur la route de son nouveau calvaire : « Orate fratres... »

Voici maintenant que le Sauveur se penche ; il prend le pain dans ses mains divines et le change en Lui-Même, il prend le calice et fait jaillir son Sang sous la trompeuse apparence du vin. Il sait bien que ses créatures ne peuvent saisir en dehors de Lui que le fantôme de l'Amour, puisque seul il peut pénétrer en elles et consommer l'Union dont elles ont soif et dont elles ont faim. Alors il se fait leur aliment et il les appelle...

« Ecce Agnus Dei », voici l'Agneau de Dieu. Imelda le regarde et dit : « Seigneur je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit, mais dites seulement une parole... » ; elle n'ose achever avec le prêtre et reprend : « dites une parole et je vous recevrai malgré mon indignité... »

Quelques sœurs s'avancent à l'appel divin puis, lentement se retirent, le voile baissé sur leur visage illuminé de joie.

Le Christ s'éloigne aussi ; déjà commencent les prières d'action de grâces. Tout est fini. L'un après l'autre les cierges s'éteignent. Le chœur se vide peu à peu.

Et la foi d'Imelda ne défaille pas ; toujours à genoux et les yeux au ciel, elle tend son cœur vers son Bien Aimé pour qu'Il vienne le remplir de Lui, ou bien qu'Il le ravisse et l'emporte là-haut, dans l'Éternel Foyer d'Amour.

IX

COMMENT LE CŒUR DE LA VIERGE IMELDA SE BRISA D'AMOUR

FILLES DE JÉRUSALEM, JE VOUS ADJURE PAR LES CHEVREUILS ET PAR LES BICHES DES CHAMPS, QUE VOUS N'ÉVEILLIEZ NI NE RÉVEILLIEZ POINT CELLE QUE J'AIME JUSQU'A CE QU'ELLE LE VEUILLE (C. DES C., III, 5.)

Un frémissement léger dans le chœur, où se dis-

sipait un dernier nuage d'encens, fit se retourner la sœur sacristine. Aussitôt ses doigts se crispèrent dans un violent effort pour ne point laisser tomber les linges sacrés qu'elle emportait, et elle fut obligée de s'appuyer contre le rebord des stalles, tant le spectacle qui s'offrait à ses yeux la saisissait de crainte et d'admiration. Au-dessus de la petite novice agenouillée, une hostie miraculeusement échappée du tabernacle venait d'apparaître. Elle demeurait suspendue dans l'air, immobile, et l'enfant, les mains pressées sur son cœur, la regardait avec des yeux d'extase. Le visage d'Imelda ne trahissait aucun effroi, pas même d'étonnement, rien qu'un rayonnement de tendresse céleste ; et si ses lèvres muettes par excès d'amour avaient pu s'ouvrir, elles auraient salué Jésus avec les mots dont on accueille l'arrivée d'un ami très cher, qui longtemps a tardé, mais qu'on attendait encore.

La communauté bien vite avertie du miracle, regagna de nouveau la chapelle et l'aumônier, franchissant la clôture, vint à son tour fléchir les genoux devant le Bien Aimé d'Imelda. Lui qui maintes fois avait confessé la vierge et reçu les

confidences de son cœur affamé du Christ, ne comprenait-il pas mieux que personne le sens du geste divin ? Certes, lorsqu'en se conformant à l'usage adopté pour la première communion, il avait privé du Pain vivant cette âme prématurément mûrie par la grâce, il ne se doutait pas qu'en réalité c'était méconnaître le don de Dieu ; mais de cette erreur inconsciente Jésus se servait aujourd'hui pour manifester la toute Puissance de l'amour. D'ailleurs il ne condamnait pas son ministre ; si sa présence au-dessus du front d'Imelda était une claire indication de sa volonté, son attente proclamait aussi qu'il entendait se soumettre Lui-même aux lois qu'il avait établies, et ne donner sa chair divine que par les mains de l'Église.

Le prêtre éleva donc vers le ciel la patène d'or et, lentement, Jésus descendit. L'hostie rayonna tout contre le visage enflammé de l'enfant : « Voici l'agneau de Dieu. Que le Corps du Christ te garde jusqu'à la vie éternelle. » Et elle communia.

Ni la voix des orgues ni le chant des cantiques ne vinrent troubler le silence de cette matinée miraculeuse où l'on avait vu l'Éternel accourir aux appels d'une enfant. Toutes les moniales pros-

ternées autour d'Imelda adoraient leur Dieu dans le cœur de la vierge ; l'atmosphère semblait illuminée par le sillage mystérieux que l'hostie divine avait laissé sur son passage et des parfums inconnus remplissaient la chapelle, se répandant à travers les grilles du chœur, jusque dans l'église des séculiers. Là aussi la présence sensible de la divinité avait jeté les fidèles attardés dans une religieuse stupeur. On sentait que le ciel venait de s'ouvrir là, tout près, derrière cette fragile barrière de bois qui cachait les épouses du Christ aux regards profanes.

Parmi ceux qui furent s'informer auprès des tourières, les uns revinrent prier près de la clôture qui leur dérobait les merveilles de Dieu, d'autres redescendirent à Bologne et répandirent le bruit du prodige. Quelque écho dut en parvenir aux oreilles du Comte Egano, car, le matin même, il se rendit au Val di Pietra.

Cependant l'heure de Sexte est passée depuis longtemps. La prieure se décide à donner enfin le signal habituel et les sœurs se disposent à quitter la chapelle. Seule Imelda demeure sans mouvement, le visage pâli mais toujours irradié dans

l'immobile sourire de l'extase. La prieure s'approche et doucement veut la relever : l'enfant retombe inerte sur l'épaule de la moniale, comme un grand lys sur le bras qui l'a cueilli. Elle était morte d'amour au baiser de Jésus.

Et voici que la cloche du monastère se met à sonner d'une manière étrange ; les notes funèbres du glas des trépassés alternent avec les coups joyeux qui annoncent au monde l'Ascension glorieuse du Seigneur. Demain, c'est la fête du ciel et ce matin la mort d'Imelda. Mais non, sœur Imelda n'est pas morte ! Sa vie, au contraire, s'est intensifiée au contact de Dieu, presqu'à l'infini, et sa véhémence incapable de s'emprisonner plus longtemps dans des liens de chair a fait éclater le vase de son cœur.

Seuls les malheureux qui repoussent à leur dernière heure la main transpercée du Sauveur Jésus sont à tout jamais des morts.

La grille du chœur s'est ouverte, comme aux jours solennels de réception épiscopale ; le Comte Egano paraît sur le seuil ; il ferme les yeux d'Imelda et prend dans ses bras ce tabernacle de marbre pur qui fut sa petite enfant. Quelques larmes

coulent sur son visage durci au grand air des vaillantes chevauchées, mais il ne saurait dire s'il pleure de douleur ou d'émotion sainte. Longtemps il regarde la vierge endormie dont les mains croisées semblent encore étreindre le Christ ; elle lui paraît peser aussi peu qu'autrefois, quand il la prenait sur ses genoux après la prière du soir. Egano compte le temps écoulé... son enfant n'a dépassé qu'à peine sa dixième année, et son corps s'est tout spiritualisé dans la pénitence... Il la dépose enfin sur un lit de fleurs que les sœurs viennent de dresser à la hâte, la baise une dernière fois comme une relique très sainte, et s'éloigne pour aller rejoindre la malheureuse Castora qui ne sait rien encore.

Selon la coutume établie dans les monastères des sœurs prêcheresses, la novice fut exposée contre la grille du chœur, le visage tourné vers l'autel. Les fidèles vinrent en foule contempler et invoquer la victime du divin amour, tandis que les moniales invisibles dans leurs stalles, commençaient à chanter la première prière prescrite pour les sœurs défuntes : « Subvenite Sancte Dei... « Venez saints de Dieu, accourez anges du Seigneur, recevez son âme, présentez-la devant le Très Haut.

« Que le Christ qui t'a Lui-même appelé te reçoive et que les Esprits célestes t'introduisent dans le sein d'Abraham.

« Seigneur, donnez-lui l'éternel repos et que la lumière sans déclin luise sur elle. »

Un silence se fit, puis la prieure éleva la voix disant : « Seigneur, reçois l'âme de ta servante que tu as daigné délivrer de la prison de ce monde... »

Tout le jour et pendant la nuit qui suivit, les sœurs se succédèrent auprès de celle que déjà la voix populaire proclamait « une sainte du paradis ». Elles faisaient alterner la récitation du psautier avec le chant de l'office des morts. Cependant, si les accents de triomphe et les exclamations enthousiastes du Roi-Prophète célébraient la délivrance d'Imelda, les gémissements et les supplications ne pouvaient s'appliquer qu'à la mère douloureuse qui, de l'autre côté de la grille, « pleure sans vouloir être consolée parce que son enfant n'est plus. »

Les obsèques de la bienheureuse furent pauvres comme il convient pour une épouse du Crucifié, seul, le signe du salut et quelques fleurs blanches

furent déposés sur son cercueil. La messe des défunts ne put être célébrée à cause de la fête du jour, mais celle de l'Ascension, qui exalte les joies sans fin du paradis, ne convenait-elle pas mieux à l'arrivée de l'Épouse du Christ dans la maison de son Bien Aimé. Quatre novices portèrent sa dépouille sans tache au lieu de son repos, tandis que la communauté disait à deux chœurs le chant de victoire d'une âme échappée de la terre :

« Rendez hommage à Dieu, parce qu'Il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle...

« Qu'Israël dise maintenant : oui, il est bon, oui sa miséricorde est éternelle. »

....

« Le Seigneur est ma force et mon chant, Il a été mon salut.

« Que le cri de la joie et de la délivrance retentisse dans les tentes des justes.

« La droite du Seigneur a déployé sa force.

« La droite du Seigneur s'est levée.

« La droite du Seigneur a déployé sa force... »

Et n'était-ce point la vierge bienheureuse qui par la voix de ses compagnes chantait au seuil du palais de gloire :

« Ouvrez- moi les portes de la justice,

« Je veux entrer pour louer le Seigneur... »

« Voici les portes du Seigneur, lui répondaient les anges, ceux qui sont purs peuvent y entrer.

« Bénie soit celle qui vient au nom du Seigneur.

« Nous vous bénissons de la maison du Seigneur. »

Et la multitude des élus reprenait :

« Le Seigneur est Dieu, sa lumière nous illumine...

« Rendez hommage au Seigneur parce qu'il est bon.

« Et sa miséricorde est éternelle [1].

Imelda fut ensevelie à l'intérieur du cloître ; et pendant huit jours ses sœurs vinrent après les grâces de midi chanter le « Libera me » sur sa tombe. Elles accomplirent ce devoir et récitèrent les prières satisfactoires prescrites dans la règle, par respect pour les ordonnances de leur Ordre, si pieux envers les morts ; mais bien souvent pendant cet octave de l'Ascension, il leur sembla que l'enfant radieuse souriait à leurs supplications et montrait le ciel en disant : « Je monte vers mon

1. Ps. 117 chanté aux funérailles des religieux et religieuses de l'Ordre de Saint-Dominique.

Père et votre Père [1]. Alleluia! vers mon Dieu et votre Dieu, Alleluia! Alleluia! »

X

DU CULTE DE LA VIERGE IMELDA ET DE SA BIENHEUREUSE IMMORTALITÉ

QUI EST CELLE-CI QUI MONTE DU DÉSERT, RASSASIÉE DE DÉLICES ET DOUCEMENT APPUYÉE SUR SON BIEN AIMÉ? (C. DES C., VIII, 5.)

A peine Jésus-Christ, vivant dans l'hostie d'Imelda, était-il retourné au ciel emportant l'âme de la vierge sur son cœur, que déjà le culte de l'angélique dominicaine s'établissait sur la terre.

L'ardent et dévot peuple de Bologne s'éprit de cette fleur divine, qui avait germé sur son sol et le laissait tout embaumé de pureté.

Le Val di Pietra devint donc un lieu de pèlerinage.

1. Répons bref de l'office de l'Ascension.

Les moniales firent élever à l'entrée du chœur un mausolée [1] qui contenait le corps de la vierge et reproduisait la scène de sa première Communion. Quatre colonnes soutenaient le monument: sur l'une d'elles était représentée Madeleine, l'héroïne de l'amour divin, sur l'autre souriait saint Jean le disciple au cœur pur, la Reine des anges, peinte sur la troisième, semblait étendre son manteau d'azur pour protéger son enfant jusque dans la tombe, enfin la dernière reproduisait le visage ineffable du Seigneur Jésus, qu'Imelda n'avait pu baiser sans mourir.

Tandis que les fidèles invoquaient hautement la bienheureuse et souvent, nous disent les chroniqueurs du temps, en obtenaient des miracles, ses sœurs en religion évoquaient son âme ardente et naïve dans une plus intime prière : « De quel côté incline le cœur de ton Bien Aimé? lui demandaient-elles, et nous le chercherons avec toi... [2] »

1. Les détails concernant les reliques et le culte de la jeune dominicaine nous sont fournis par un petit ouvrage sur la « Bienheureuse Imelda » par une religieuse de son Ordre. Rome, Imprimerie vaticane, 1911.

2. C. des C., VIII, 5.

Alors il leur venait de secrètes inspirations de ferveur et toujours un renouveau des deux vertus caractéristiques d'Imelda : le courage et la confiance.

Pendant deux siècles, les restes de la bienheureuse reposèrent dans leur sépulture primitive, tout contre l'autel où, consumée par les flammes de son propre cœur, elle avait été offerte en holocauste avec le Christ.

Mais par suite de troubles et de guerres qui menaçaient la sécurité de leur vie claustrale, les dominicaines de Sainte-Marie-Madeleine du Val di Pietra durent chercher un abri dans l'enceinte même de la ville. Un bref du Pape Pie V leur enjoignit d'aller habiter le monastère des Pères Servites, qui les remplaceraient avec moins de dangers dans le couvent sanctifié par Imelda.

Seize ans plus tard, le cardinal Paleotti, évêque de Bologne, cédant aux instances des religieuses de Sainte-Marie-Madeleine, leur fit restituer le corps de la bienheureuse demeuré dans la chapelle des Servites. La cérémonie solennelle de la translation des reliques eut lieu le 24 février 1582. Les Sœurs dominicaines voulurent célébrer chaque

année l'anniversaire de ce jour, et cette seconde fête vint s'ajouter à celle du 12 mai, déjà consacrée au souvenir de sa glorieuse mort [1].

Cependant le culte d'Imelda n'avait pas, jusqu'alors, dépassé les frontières de sa patrie. En 1662, Jean Lambertini, sénateur d'Anvers, emporta de Bologne les actes authentiques de sa vie et de sa mort ; ce récit, dû à la plume du moine Sassoferato, fut imprimé en Belgique, et la jeunesse studieuse des Flandres s'unit à celle d'Italie pour célébrer la vierge du Val di Pietra comme une Muse de la poésie religieuse.

Ce fut le plus illustre représentant de la famille d'Imelda, Prosper Lambertini, pape sous le nom de Benoît XIV, qui s'occupa le premier d'introduire officiellement la cause de sa béatification. La mort ne lui laissa pas le temps d'achever son œuvre et pendant de longues années encore le procès fut abandonné. Enfin le 6 mai 1826, au sortir des guerres de la Révolution et de l'Empire, qui avaient bouleversé l'Europe, le culte de

1. L'Ordre des Prêcheurs l'avait cependant inscrite sur son martyrologe et la vénération publique des reliques de la sainte était depuis longtemps autorisée par l'Église.

la petite dominicaine[1] était confirmé par la sacrée Congrégation des rites. Le 16 décembre suivant, le pape Léon XII la proclamait bienheureuse et donnait en même temps l'autorisation de réciter son office et de célébrer sa messe.

Maintenant ses ossements[2] sont encore vénérés à Bologne dans la petite église de Saint-Sigismond. On les aperçoit, disposés parmi des fleurs, derrière une châsse de cristal. Au-dessus repose l'effigie en cire de la Sainte ; couronnée de roses et revêtue du blanc vêtement des novices dominicaines, elle semble endormie dans la paix de Dieu, en attendant que retentisse à la fin des siècles la voix de l'archange : « Voici l'Époux qui vient, venez au-devant de Lui. »

Si quelque pèlerin, dévot à l'Ordre de Marie, vient s'agenouiller dans ce sanctuaire tranquille après avoir visité, non loin, le tombeau du patriarche des Prêcheurs, qu'il ferme un instant les

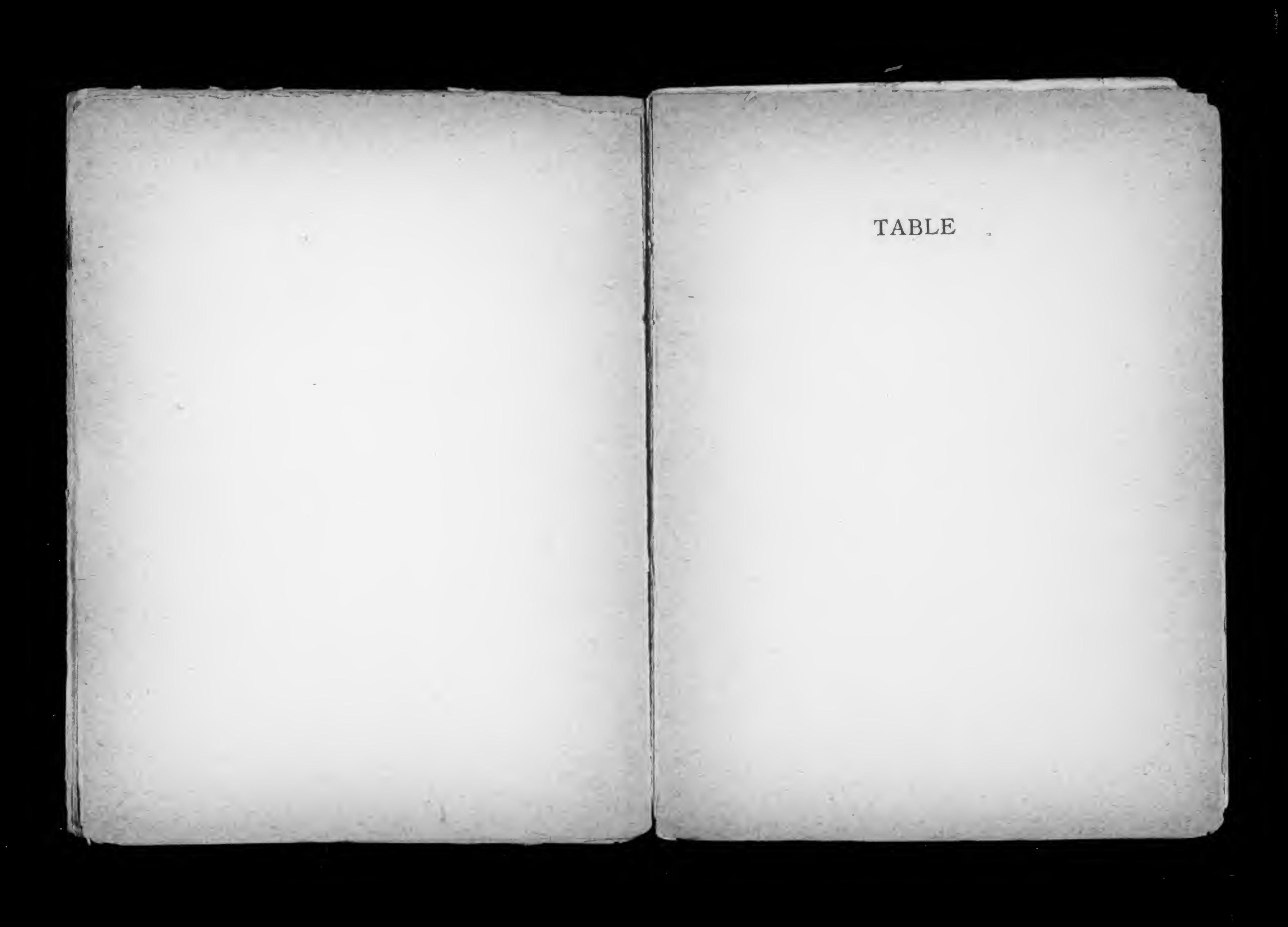
1. Plus tard, la fête de la bienheureuse fut définitivement fixée au 16 septembre.

2. Ou du moins une partie de ses ossements, quelques-uns ayant été offerts à divers monastères de son ordre. Le Collège Angélique de Rome possède une de ses côtes.

yeux aux images qui passent et regarde dans l'éternel.

Conduisant l'héroïque phalange des Saints de son Ordre, Dominique, tout illuminé par la sagesse du Père, lui dérobe sans cesse des étincelles de Vérité pour les jeter sur le monde, avec Pierre le martyr, Albert, Réginald, Thomas, Catherine, et les autres champions de la foi.

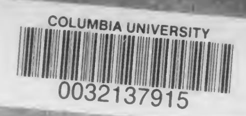
Mais Imelda demeure inclinée sur le cœur du Fils ; elle en écoute les battements d'amour et, secrètement, vient murmurer à l'oreille des enfants purs le premier appel de leur divin Ami. Puis, lorsque la terre s'enveloppe de nuit et que les églises se font désertes, peut-être revient-elle encore errer près des autels abandonnés. Comme ces tourterelles qu'on voit sculptées sur la porte des tabernacles rustiques, elle palpite de désir autour des ciboires entr'ouverts et chante à l'hostie le cantique nouveau que les vierges apprendront au ciel.



TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR LA LIBRAIRIE DE L'ART
CATHOLIQUE LE XXV JUIN MIL NEUF CENT VINGT
ET UN PAR PROTAT FRÈRES DE MACON.




COLUMBIA UNIVERSITY
0032137915



